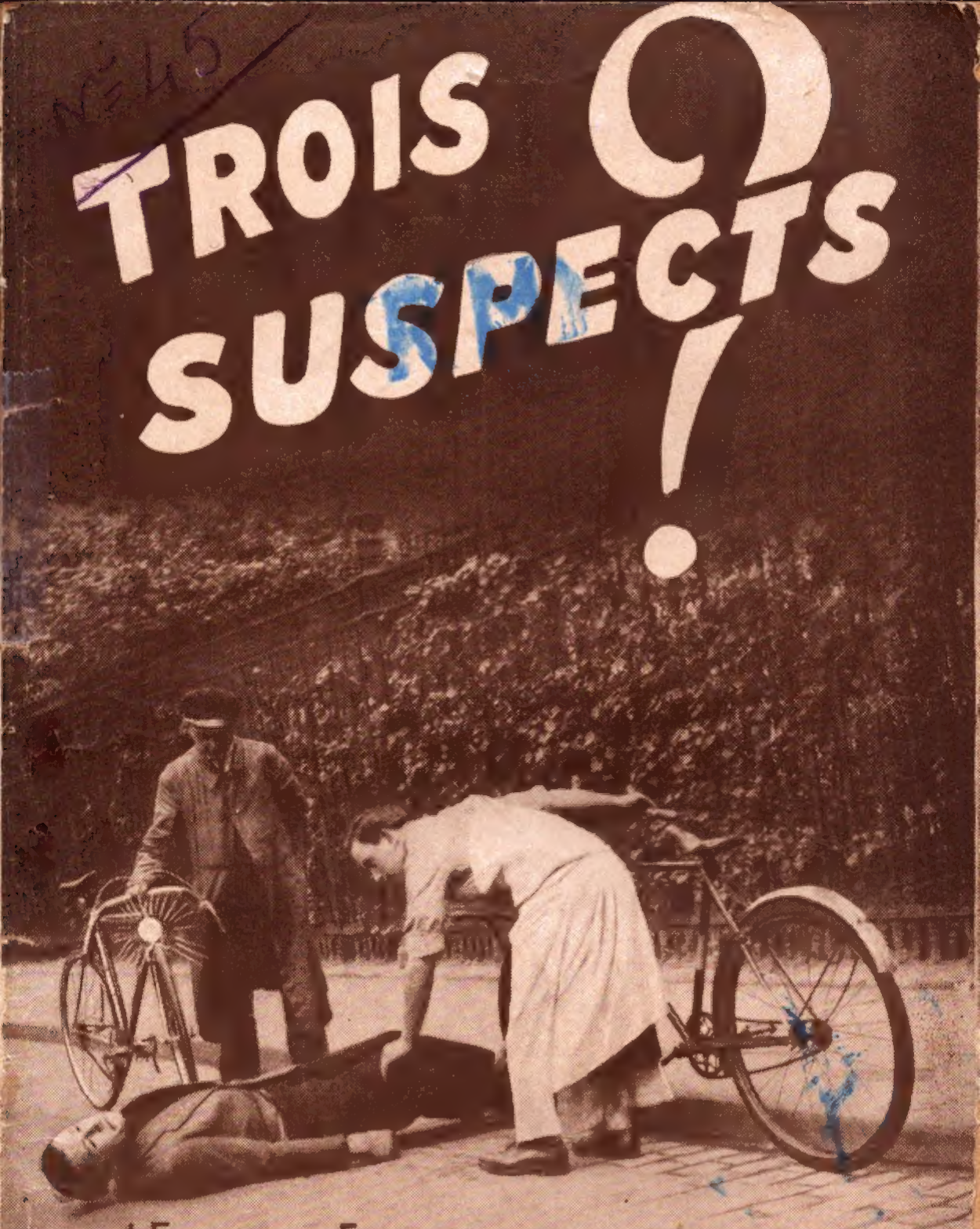
TROIS SUSPECTS ?!



J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

POLICE et MYSTÈRE
Le volume Complet 95 CS

N° 45

TROIS SUSPECTS

Roman policier inédit

par A. CLOUET

RM
CH87
3,50 €
PP890P

CHAPITRE PREMIER

UN CADAVRE

Il était environ vingt heures, lorsque Joseph Muller, garçon boucher de son métier et Alsacien de son pays, s'engagea à bicyclette sous les frondaisons du parc de Maisons-Laffitte.

Il gazait bien, appuyant chaque fois sur la pédale de tout le poids de son gros corps robuste. Les livraisons du soir étaient finies, et avec elles une dure journée de labeur. Joseph Muller satisfait d'en avoir terminé chantonnait entre les dents.

La lanterne d'une bicyclette venant en sens inverse apparut brusquement devant Joseph Muller, du même côté de la route que celui qu'il suivait.

— Sacré nom! commença le garçon boucher. Vous ne pouvez pas serrer votre droite...

Mais il n'acheva pas la litanie de reproches qui lui montait aux lèvres. Dans le geste fait pour éviter le cycliste irrespectueux des règles édictées par le code de la route, Muller avait détourné ses regards sur la droite, sur le trottoir de terre battue qui longeait la chaussée.

— Grand Dieu! exclama-t-il. Qu'est-ce que cela?

Une masse sombre, qui tenait du sac de pommes de terre et de l'ivrogne endormi, se devinait sous les faibles lueurs conjuguées des lanternes des deux vélos et du lampadaire le plus proche.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

— C'est vous, Muller ? questionna la voix du cycliste.

Le garçon boucher reconnut alors un lad de Maisons-Laffitte, Roger Manin, qui venait fréquemment à la boucherie.

— C'est moi, confirma-t-il. Mais qu'est-ce que ce paquet?

— Je ne sais pas, balbutia Manin. On dirait un être endormi, blessé peut-être.

Les deux hommes calèrent les vélos contre la bordure du trottoir et s'approchèrent de la masse indistincte.

C'était bien un homme, recroquevillé sur lui-même, le menton ensanglanté. Ses vêtements rapiécés et usés indiquaient une situation de fortune voisine de la gêne.

— Hum ! grogna Joseph Muller... Un crime!

— Ou un accident, rectifia Roger Manin. Car qui aurait eu intérêt à tuer un pauvre bougre si visiblement... pauvre bougre.

— Ou un accident, accepta le garçon boucher. En toute hypothèse, il faut prévenir la police.

— Nous pourrions d'abord examiner le corps.

— Non, non... J'ai toujours entendu dire qu'en de tels cas il ne faut toucher à rien avant l'arrivée de la police.

— Tout de même, si ce malheureux n'était pas mort? S'il avait besoin de nos soins?

Muller se rendit à ces raisons. Il posa la main sur le front de l'homme, et la retira aussitôt, saisi par le froid lugubre qui l'avait pénétré.

— Rien à tenter, déclara-t-il. Il est mort.

Il revint vers sa bicyclette et l'enfourcha.

— Où allez-vous ? protesta Roger Manin. Vous n'allez pas me laisser seul en tête à tête avec ce macchabée?

— Il faut prévenir la police, répéta Joseph Muller. J'en ai pour quelques minutes à peine. Au détour de l'allée, à cent mètres au plus, il y a un petit café. Je vais téléphoner. Attendez-moi ici. Je ne fais que l'aller et retour.

Roger Manin acquiesça, résigné.

Joseph Muller tint parole. Son absence dura moins d'un quart d'heure.

— J'ai eu la chance d'obtenir le commissaire lui-même à l'appareil, déclara-t-il en sautant de sa machine. Il vient immédiatement avec un médecin et des agents.

L'attente commença, énervante et longue dans la nuit. En dépit de la température clémente, Roger Manin frissonnait.

— Dites donc, questionna-t-il soudain, que faisons-nous là? Maintenant que la police est avertie, il me semble que nous pourrions filer...

— Non, opposa fermement le garçon boucher. Le commissaire m'a bien recommandé de l'attendre sur les lieux.

— Charmant! grommela le lad, souverainement maussade.

Le commissaire arriva enfin, dans une puissante voiture bondée de monde.

Outre le commissaire de police lui-même, M. Daniel Valhubert, il y avait là son secrétaire, Lucien Maillard, le docteur Cartellier, médecin légiste, et deux agents.

Tandis que le docteur Cartellier examinait le cadavre, Daniel Valhubert se fit répéter et préciser par Joseph Muller et Roger Manin les circonstances dans lesquelles ils avaient découvert le corps.

Le commissaire Valhubert était un gros homme, ami de son confort et des plaisirs de la table. Ce « sybaritisme » ne l'empêchait cependant pas d'être un excellent magistrat, intègre et clairvoyant, rompu à la routine des enquêtes.

— Vous n'avez rien touché, rien dérangé? insista-t-il lorsque Muller et Manin eurent terminé leur déposition.

— Rien, confirma le garçon boucher. J'ai simplement posé la main sur le front de l'homme pour m'assurer qu'il avait bien cessé de vivre.

Le docteur Cartellier se relevait, son examen préliminaire achevé.

— Eh bien, docteur? questionna le commissaire.

— L'homme a reçu un coup au menton. Pas trace d'autres blessures. Je pense que la mort est due à un déchirement de la trachée, accident qui peut en certains cas survenir à la suite d'un choc violent. Mais, bien entendu, je ne pourrai être absolument affirmatif qu'après l'autopsie.

— Et la cause de ce coup?

— Difficile de se prononcer. Les chairs du menton sont ouvertes. Une telle blessure n'a pu être provoquée par un poing nu. Peut-être par un coup de poing américain...

— Crime, alors?

— Ou accident, répondit pensivement le docteur. Il y a ici une bordure de trottoir en pierre dure, des arbres, les murs et les grilles des propriétés. L'homme a pu être heurté par un véhicule, tomber, et s'ouvrir le menton dans sa chute...

— Mais le corps ne porterait-il pas trace du choc initial causé par le véhicule, en ce cas?

— Probablement. Mais un examen aussi succinct que celui auquel je me suis livré ne peut encore nous renseigner complètement. Il faut attendre l'autopsie. Tout ce que je puis dire pour l'instant est que l'accident reste aussi vraisemblable que le meurtre.

— Pourtant, objecta Valhubert, il n'y a aucun arbre, mur ou grille à l'endroit où le malheureux s'est écroulé. Et la bordure du trottoir est loin.

— Oh! l'homme a pu se traîner quelques mètres à la suite de sa blessure.

— La mort n'a donc pas été immédiate?

— Non. Le blessé a dû survivre une demi-heure environ.

— Ce qui situerait l'heure du crime ou de l'accident?

Le docteur Cartellier réfléchit un instant.

— Compte tenu de cette demi-heure de survie et de l'état de rigidité cadavérique, l'homme a été frappé vers sept heures. Peut-être avant, certainement pas beaucoup après.

— Et comme à six heures et demie il fait jour en

cette saison, nous pouvons affirmer que le coup a été porté entre sept heures moins le quart et sept heures. En plein jour, en effet, le corps aurait été aussitôt remarqué par l'un ou l'autre des habitants des nombreuses villas qui bordent cette allée.

— Entre sept heures moins le quart et sept heures, confirma Cartellier. Cela me semble certain.

— Je vous remercie, docteur. C'est une approximation très suffisante. Voulez-vous vous occuper de faire enlever le corps en vue de l'autopsie?

— J'attends l'ambulance. Je l'ai demandée aussitôt que vous m'avez requis.

— Parfait !

Et le commissaire Valhubert, abandonnant le praticien, sortit sa torche électrique et commença à en promener le pinceau lumineux sur le sol, dans un rayon d'une dizaine de mètres autour du cadavre.

Son examen fut long et minutieux.

—Voyez, conclut-il enfin, en attirant auprès de lui son secrétaire, Lucien Maillard. Aucune trace de dérapage ou de choc. Je pense qu'il faut définitivement écarter l'hypothèse d'un accident de la circulation.

— Crime, en ce cas?

— Crime, confirma gravement le commissaire.

— Mais pourquoi avoir frappé ce malheureux, qui était visiblement dans la dèche la plus complète.

— Il n'y a pas que le vol comme mobile possible d'un crime.

Tout en énonçant cette vérité première, Valhubert s'était agenouillé auprès du corps, entreprenant le désagréable travail de la fouille.

— Voulez-vous noter, Maillard ? Dans la poche gauche du pantalon, un mouchoir...

— Sale et troué, compléta le secrétaire, en jetant un coup d'œil sur la trouvaille de son chef.

— Sale et troué, acquiesça Valhubert. Dans la poche droite, un vieux porte-monnaie contenant trente sous en monnaie de nickel. Dans le veston, poche extérieure droite : une clef, un canif rouillé, un numéro plié de *la Veine* d'aujourd'hui

— L'homme s'intéressait aux courses, ponctua Lucien Maillard.

— A Maisons-Laffitte, vous savez, ce n'est pas exceptionnel.

Le commissaire, tout en parlant, avait déboutonné les vêtements du mort.

— Pas de gilet, constata-t-il.

Sa main plongea dans les poches intérieures du veston.

— Pas de portefeuille, pas de papiers... Rien... Fichtre! nous éprouverons peut-être de la difficulté à identifier la victime... Quoiqu'il en soit nous avons examiné ici tout ce qui était susceptible de l'être... Ah! voici l'ambulance.

La voiture timbrée de croix rouges sur les vitres dépolies s'arrêta à la seconde précise où Valhubert, gêné par son embonpoint, se relevait péniblement.

— Eh bien, docteur, vous pouvez enlever votre client. Les agents vous donneront un coup de main pur le glisser dans l'ambulance.

Roger Manin, jusqu'alors intéressé par le travail de Valhubert, se rapprocha.

— Monsieur le commissaire... commença-t-il.

— Ah! oui, je vous avais oubliés. Vous voulez partir sans doute? Parfait, je vous rends votre liberté. Laissez vos noms et adresse à mon secrétaire, pour le cas où nous aurions à vous interroger de nouveau.

Roger Manin et Joseph Muller s'exécutèrent.

— Quant à nous, conclut Valhubert en se tournant vers Lucien Maillard, en route pour le commissariat. Il nous faut à présent alerter le Parquet.

CHAPITRE II

LE COMMISSAIRE PICARD ET LA POLICE JUDICIAIRE

L'enquête du juge d'instruction commis, de pure forme, ne donna rien. Le magistrat resta sur les positions conquises par le commissaire Valhubert.

Piètres positions. On ignorait non seulement le nom du meurtrier, mais encore celui de la victime et le mobile du crime. Tout ce qu'on pouvait affirmer était qu'il y avait eu crime, non accident. C'était peu.

Le juge d'instruction, en une telle affaire, ne pouvait que laisser agir la police et attendre que ses recherches lui ouvrent au moins un embryon de piste. Il passa délégation à la police judiciaire, et le commissaire Picard fut désigné pour débrouiller « l'énigme de Maisons-Laffitte », ainsi que les journaux appelaient déjà cet assassinat d'un pauvre bougre, que sa médiocrité même aurait dû mettre à l'abri de toute convoitise et de toute vengeance. Car de quoi et comment se venger sur un malheureux, pour qui la mort rapide et sans souffrance ne peut que revêtir le visage ami d'une libératrice?

En dépit de son titre officiel, le commissaire Picard était un « amateur ». C'est-à-dire qu'il possédait une fortune personnelle suffisante pour vivre dans un charmant désœuvrement, et ne faisait de la police qu'en dilettante, par goût, par distraction, par besoin d'activité. Cet homme singulier, pour qui les absorbantes occupations d'un commissaire de la P.J. n'étaient que plaisir, montrait une totale indépendance. Il obéissait évidemment à ses supérieurs, en fonctionnaire correct, mais cette obéissance n'allait pas au delà du choix des missions. Que le commissaire Picard soit désigné pour suivre telle ou telle affaire, cela ne dépendait que de ses chefs. Mais, une fois cette désignation faite, le choix des méthodes appartenait exclusivement au commissaire Picard. Il était résolument révolutionnaire, et se refusait le plus souvent à suivre le train-train routinier imposé à ses collègues.

— Que me demandez-vous? avait-il coutume de dire. De réussir. Du moment que j'obtiens cet heureux résultat, laissez-moi libre de mes moyens.

Et le commissaire Picard réussisssit. Il passait pour l'as du quai des Orfèvres, celui à qui allaient tout naturellement les besognes les plus délicates, et

qui, non moins naturellement, les menait à bonne fin en se jouant. Ajoutons que sa fortune lui valait de nombreuses et puissantes relations dans les mondes les plus divers. Succès, fortune, relations, il n'en faut pas tant pour assurer l'avenir d'un fonctionnaire. Le commissaire Picard était promis un jour ou l'autre, au fauteuil directorial de la police judiciaire.

En attendant, il se laissait vivre, partagé entre son travail de haut policier, qu'il aimait, et des loisirs dorés qu'il savait emplir d'agréables choses, grâce à sa richesse.

Il fut heureux de se voir désigné pour suivre l'affaire de Maisons-Laffitte.

Il était donc d'une humeur charmante lorsqu'il arrêta sa voiture devant le commissariat de Maisons-Laffitte.

Il fut reçu par le secrétaire, Lucien Maillard.

Picard, qui ne connaissait pas son collègue de ce coin de banlieue, s'avança main tendue.

— Monsieur le commissaire Valhubert, sans doute?

— Non, son secrétaire.

— Ah! enchanté. Je me présente : commissaire Picard, de la police judiciaire, chargé de l'enquête sur le crime de Maisons-Laffitte.

— Bonjour, commissaire. Je crains n'avoir que fort peu de choses à vous apprendre. Notre enquête préliminaire ne nous a rien révélé. Le juge d'instruction vous a mis au courant, je pense?

— En effet. Mais je veux agir comme si j'ignorais tout de l'affaire et lire le dossier du crime.

Le secrétaire lui remit donc l'indispensable mémo.

— Dites-moi, reprit Picard, lorsqu'il eut terminé sa lecture, n'avez-vous pris aucune mesure susceptible de hâter l'identification de la victime?

— Si fait. Nous avons communiqué la photographie du mort aux journaux. Elle a paru ce matin. Nous espérons avoir du nouveau d'une minute à l'autre.

Le sort bienveillant se hâta de justifier cette espérance du secrétaire.

Un agent passa sa tête dans l'entre-bâillement de la porte, après avoir frappé.

— Il y a là un homme qui veut vous parler, annonça-t-il. Il prétend connaître la victime de l'assassinat du six.

— Faites entrer.

Avec ce mélange d'autorité et de persuasion qui n'appartient qu'à la police, l'agent introduisit le visiteur.

C'était un gaillard d'une quarantaine d'années, vêtu sans luxe, mais proprement. Son regard fuyant traduisait une conscience inquiète.

— Hum! pensa le commissaire Picard, peut-être pas un bandit, mais un irrégulier, à coup sûr.

Le secrétaire, une feuille de papier attirée devant lui, commençait déjà l'interrogatoire.

— Votre nom?

— Pierre Caron.

— Profession?

— Journalier.

Caron avait marqué une imperceptible hésitation avant de déclarer ce titre modeste et vague de « journalier ».

— De la blague se confia intérieurement Picard, de plus en plus convaincu qu'il avait en face de lui un irrégulier. Ta profession, mon bonhomme, ne doit pas être des plus avouables.

Le secrétaire poursuivit :

— Votre âge?

— Quarante ans.

— Votre adresse?

— 13, rue Lepic, à Paris.

— Très bien. Dites-nous ce que vous savez.

— Sur le crime lui-même et les circonstances qui l'ont accompagné, rien. Je ne l'ai appris que ce matin par les journaux. Mais je connaissais la victime. C'est un Irlandais, Thomas O'Brien, lad chez l'entraîneur David Fromentin, ici à Maisons-Laffitte.

— Vous le connaissiez depuis longtemps?

— Un an environ.

— Avait-il des ennemis?

— Allons donc! C'était un pauvre bougre qui se saoulait dès qu'il avait quelques sous en poche, et était physiquement incapable d'écraser une mouche. Pas mauvais, au surplus. Toujours gai et blagueur, malgré sa dèche.

Le commissaire Picard stoppa du geste les questions du secrétaire, et reprit l'interrogatoire à son propre compte.

— Quand avez-vous vu O'Brien pour la dernière fois?

— Le six, justement, le jour même du crime. A dix-huit heures, je prenais un verre avec lui au caboulot qui se trouve à l'entrée du parc.

— A cent mètres du lieu du crime, crut devoir remarquer le secrétaire.

— Oui, acquiesça Pierre Caron. Du moins à ce qu'ont dit les journaux.

— Et que faisiez-vous à Maisons-Laffitte à dix-huit heures, questionna brusquement le commissaire Picard, alors que vous demeurez à Paris?

L'homme parut gêné.

— Mon travail... balbutia-t-il... J'avais affaire à Maisons.

Le policier n'insista pas, se réservant de revenir sur ce point lorsque son enquête l'aurait mieux éclairé.

— Donc, enchaîna-t-il, vous buviez à dix-huit heures avec Thomas O'Brien. Vous l'avez invité? Ou c'est lui qui régalait?

— C'est lui qui m'avait offert la tournée.

— Vous le disiez dans la dèche, cependant.

— Oui. Je ne voulais pas accepter d'abord. Tu es toujours fauché, lui ai-je dit. Garde tes quelques sous. Mais il n'a rien voulu entendre. Tu me régales assez souvent, prétendit-il. Aujourd'hui, c'est mon tour. Qu'importe au surplus que je dépense ce soir ce qui me reste. Demain, je serai riche.

— Oh! oh! fit Picard, vivement intéressé. Il vous a dit : « Demain, je serai riche? »

— Oui.

— Qu'espérait-il?

— Je ne sais pas.

— Vous ne lui avez donc pas demandé l'explication de ses paroles?

— Oh! je n'y ai pas porté attention. Selon son habitude O'Brien était ivre. Des rêves d'homme saoul, ai-je pensé.

— Je vois. Et que s'est-il passé ensuite?

— Mais rien. Vers six heures et demie ou sept heures moins un quart, nos verres bus, nous nous sommes séparés. O'Brien est parti vers l'intérieur du parc, et moi je me suis dirigé du côté opposé, vers la gare, pour prendre le train de Paris.

— Avez-vous remarqué la présence d'un homme qui aurait attendu O'Brien, pour l'accompagner ou le suivre?

— Je n'ai vu personne.

— Pensez-vous qu'O'Brien était suffisamment ivre pour tomber sur la route et se blesser par accident?

— Oh! certainement pas. O'Brien buvait sec mais portait bien la toile. Il fallait le connaître pour s'apercevoir qu'il était « schlass ». Il ne vacillait pas.

— C'est bien. Je vous remercie.

Le secrétaire Lucien Maillard reprit la direction de l'entretien.

— Une formalité à remplir avant que vous signiez votre déposition. Vous devez nous suivre à l'Institut médico-légal pour reconnaître le corps.

— Je suis prêt, acquiesça Pierre Caron.

A l'Institut médico-légal il se confirma que le cadavre était bien celui de Thomas O'Brien, lad chez l'entraîneur David Fromentin à Maisons-Laffitte, perpétuel fauché, buveur impénitent, gai compagnon malgré son impécuniosité.

Le mobile du crime restait toujours aussi mystérieusement insoupçonnable.

CHAPITRE III

TROP DE PISTES A SUIVRE!

— Veuillez vous asseoir, commissaire, offrit David Fromentin.

L'entraîneur se tenait derrière son bureau, le geste engageant, le sourire sur les lèvres.

Picard accepta le siège désigné, tout en constatant *in petto* que le sourire semblait quelque peu contraint.

— En quoi ma visite peut-elle l'inquiéter ? se demanda-t-il.

A voix haute, il entra *ex abrupto* dans le vif du sujet.

— Je suppose que vous vous doutez de l'objet de ma visite?

— L'assassinat de Thomas O'Brien, je présume?

— En effet. O'Brien comptait parmi vos lads?

— Depuis quatre ans.

— Comment se fait-il que vous n'ayiez pas reconnu sa photographie sur les journaux, et que l'identification ait été due à un tiers?

— Je lis rarement d'autres journaux que ceux qui se spécialisent dans ma partie : l'élevage, l'entraînement et les courses de chevaux. Mon personnel suit cet exemple. C'est tout à fait par hasard que j'ai appris l'attentat dont O'Brien a été victime. A ce moment-là, il était déjà identifié.

— Je comprends, acquiesça le policier. O'Brien était donc à votre service depuis quatre ans. Je suppose que vous étiez satisfait de lui?

— Pas trop. Thomas O'Brien était un ivrogne fieffé. Sa paie passant entièrement dans les estaminets, il était toujours excessivement mal vêtu et pas très propre. Vraiment peu décoratif et puant continuellement le vin ou l'alcool, tel était O'Brien.

— Comment, en de telles conditions, l'avez-vous conservé quatre ans à votre service?

— Ma foi, je ne sais trop. Un peu l'habitude, un

peu la négligence, et beaucoup la pitié, je crois. D'autre part, en dépit de son défaut de sobriété, O'Brien connaissait les chevaux et les soignait bien.

— Votre lad avait-il des ennemis?

— Comment puis-je savoir?

— Ne s'est-il jamais disputé avec ses collègues, par exemple? N'a-t-il pas été l'objet de menaces plus ou moins précises?

— Peut-être quelques disputes d'ivrogne, oubliées le lendemain matin. Je n'imagine pas qu'il puisse y avoir eu autre chose. Je suis d'ailleurs fort peu en contact avec le personnel subalterne. Sur ce point, mon head-lad, John Purcell, pourra vous renseigner mieux que moi. C'est en quelque sorte le chef du personnel, ayant la haute main sur les palefreniers, les garçons d'écurie, les apprentis jockeys.

Il s'empressait de mettre John Purcell en avant, visiblement soucieux de clore l'interrogatoire auquel il était soumis.

— Je compte bien vous demander l'autorisation d'enquêter auprès de votre personnel, précisa fermement Picard. Mais pour l'instant, c'est à vous que je m'adresse. Donc, à votre connaissance, O'Brien n'avait pas d'ennemis?

— Non.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

La brusque question troubla visiblement l'entraîneur. Il pâlit et hésita une seconde avant de répondre.

— Mes souvenirs sont vagues. Le six au matin, je crois, en même temps que les autres lads, à l'heure où j'ai l'habitude de distribuer le travail de la journée.

— Vous ne l'avez pas revu ensuite? insista le commissaire. Vous êtes certain?

— Je ne l'ai pas revu, affirma David Fromentin.

Le ton s'efforçait vainement d'être assuré. Le regard fuyait celui de l'interlocuteur.

— Toi, mon bonhomme, pensa Picard, tu me caches quelque chose.

Mais le policier était trop habile pour extériori-

ser ses soupçons avant d'être mieux renseigné. Il parut accepter comme argent comptant la déclaration de l'entraîneur.

— C'est bien, conclut-il. Je vous remercie. Je serais heureux de voir maintenant M. John Purcell.

Fromentin s'empressa de sonner, manifestement heureux de quitter la sellette.

— M. Picard, présenta-t-il à l'homme glabre qui répondit à l'appel, commissaire à la police judiciaire, et chargé d'enquêter au sujet de la mort de Thomas O'Brien. Mettez-vous à la disposition du commissaire, Purcell. Répondez à ses questions, menez-le où il voudra aller, présentez-lui notre personnel.

— Bien, Monsieur, acquiesça le head-lad.

John Purcell était le type parfait de l'Anglais, froid, correct, un peu distant.

Il précéda Picard et s'arrêta sur le perron de la villa, d'où l'on dominait tout le centre d'entraînement.

— A votre disposition, commissaire. Que voulez-vous voir et savoir?

Il parlait le français très purement, sans aucun accent.

— Vous parlez merveilleusement notre langue, remarqua le policier.

— Longtemps en France, répliqua laconiquement l'Anglais.

— Chez M. Fromentin?

— Non. A droite, à gauche. Je ne suis chez M. Fromentin que depuis deux ans.

— Un bon entraîneur?

— Je ne servirais pas chez un mauvais entraîneur, précisa sèchement John Purcell. Que désirez-vous savoir au sujet de Thomas O'Brien?

— L'homme n'est pas bavard, pensa le commissaire.

Et il se résigna à aborder franchement le sujet.

— Thomas O'Brien était-il un bon lad?

— Oui et non. Très bon pour soigner les chevaux qu'il connaissait bien. Très mauvais pour les autres

choses. O'Brien buvait. Pas possible de lui accorder confiance.

— Pourquoi le gardait-on?

— Cela ne me concerne pas. Je ne suis pas le patron. J'ai rendu compte de l'ivrognerie d'O'Brien. Je sais, a répondu M. Fromentin. Tant qu'il soignera convenablement les chevaux, gardez-le tout de même. Je l'ai gardé.

— Un vrai porc-épic, se dit le policier.

Il poursuivit cependant son interrogatoire avec patience :

— Connaissiez-vous des ennemis à O'Brien? Se disputait-il parfois avec ses collègues?

— Très souvent. Mais des palabres d'ivrogne qui ne tiraient pas à conséquence. Le lendemain, tout le monde avait oublié. O'Brien n'était pas mauvais. C'était un « rigolo » comme vous dites en français. On ne lui tenait pas rancune. Cependant...

Il s'arrêta net, comme fâché d'avoir parlé trop précipitamment.

— Cependant? insista Picard.

— Rien de bien important... Je ne voudrais pas, par une parole malheureuse, jeter la suspicion sur un honnête garçon.

— Tranquillisez-vous. Je sais faire la part des choses. Vous devez tout me dire. L'événement le plus insignifiant peut être précieux pour mon enquête.

John Purcell se décida.

— Le matin même de sa mort, Thomas O'Brien fut pris violemment à partie par un autre lad du centre d'entraînement, un Français, Jacques Onfroy. Jacques Onfroy est fiancé avec une jolie fille de Maisons-Laffitte, Jeanne Fulton, qui travaille à la « Blanchisserie Moderne », à deux pas de la gare. Thomas O'Brien tournait également autour des jupons de la belle. En dépit de son impécuniosité, de l'indigence de sa mise et de son manque de sobriété, le lourdaud s'essayait à plaire. Jacques Onfroy l'a prévenu en quelques mots énergiques et secs : « Si tu adresses encore la parole à Jeanne, je te casserai la g.., »

— Je vois, murmura pensivement le commissaire Picard. Que pensait la belle de cette double recherche?

— Oh! Jeanne Fulton n'a jamais eu d'yeux que pour son fiancé. O'Brien l'importunait. C'est vraisemblablement elle qui a demandé à Jacques Onfroy d'intervenir pour la débarrasser de l'Irlandais.

— Et comment O'Brien a-t-il pris la menace?

— Prudemment. Il a ricané, par bravade, mais s'est éloigné sans répondre. Je pense qu'il avait un peu la frousse.

— Jacques Onfroy serait-il une terreur?

— Non pas. C'est un très bon lad : sérieux, sobre, travailleur. Il est costaud, mais pas méchant pour un sou. Il n'aime pas abuser de sa force. Je suis certain qu'il n'a parlé aussi violemment que pour effrayer O'Brien, mais qu'il n'avait pas l'intention de mettre ses menaces à exécution. O'Brien n'était pas très solide, voyez-vous, et l'abus de l'alcool le rendait moins solide encore. Il n'y aurait eu aucun mérite à le battre. Et Jacques Onfroy n'aime pas beaucoup cela : battre un plus faible que soi.

— Que serait-il donc arrivé, à votre avis, si Thomas O'Brien avait continué à importuner Jeanne Fulton?

— Onfroy se serait sans doute décidé à appuyer son *veto* de deux ou trois gifles. Mais cela n'aurait pas été plus loin. Jamais il n'aurait frappé son rival malheureux assez violemment pour lui causer une blessure grave. J'en suis certain.

— Je vous remercie... Je désirerais maintenant savoir à quelle heure O'Brien a quitté le centre d'entraînement le 6 octobre et quelle est la personne qui lui a parlé la dernière.

— Allons voir le gardien de l'entrée, proposa John Purcell.

Le gardien, un colosse dont le rôle consistait à éconduire les journalistes sportifs trop curieux et les indiscrets à la recherche d'un tuyau, était singulièrement observateur et perspicace, fruit de l'habitude prise de déjouer les ruses de ces messieurs.

Sans que Picard eut besoin de le presser de questions, il lui livra un précieux renseignement.

— Le 6 octobre? Thomas O'Brien a quitté le centre un peu avant dix-huit heures. Il était accompagné d'un de ses compatriotes, Patrick Oara, qui est entré chez nous comme lad le mois dernier. Les deux hommes discutaient avec agitation.

— Vous n'avez pas entendu leurs paroles?

— En partie seulement.

« Tu es venu de là-bas à ma poursuite, disait O'Brien. C'est eux qui t'ont envoyé à mes trousses?

« Tu es fou, répliqua Oara. Après quatre ans? La vérité est que moi-même ait dû fuir...

« Je n'ai pas entendu la suite. La discussion s'est apaisée peu à peu, et j'ai finalement vu Oara fouiller dans son gousset et tendre quelque chose à son compatriote. J'ai supposé qu'il s'agissait d'argent. O'Brien, toujours fauché, tapait volontiers les camarades. »

Le commissaire fut vivement frappé par cette déposition. Deux Irlandais qui se connaissaient avant de se retrouver en France... la crainte manifestée par l'un d'eux de voir l'autre envoyé à sa poursuite par « eux »... tout cela évoquait une idée de société secrète. Picard se remémora tout ce qu'il avait entendu dire au sujet des sinn-feiners, de l'armée républicaine irlandaise, des tribunaux de minuit, et de l'exécution des traîtres. Thomas O'Brien pouvait fort bien être un ancien sinn-feiner, traître à son parti, et Patrick Oara l'ex-collègue lancé sur la piste du transfuge pour l'abattre...

— Je vous remercie, dit le commissaire Picard à l'adresse du portier et de John Purcell, qui attendaient patiemment de nouvelles questions. Je voudrais interroger ce Patrick Oara, et je voudrais l'interroger... seul, précisa-t-il, en s'apercevant que le head-lad se préparait une fois de plus à l'accompagner.

John Purcell s'inclina.

— Rien de plus aisé. Voyez-vous cet homme en

bras de chemise, gilet à carreaux, qui traverse la pelouse en direction des écuries?

— Oui.

— C'est Patrick Oara.

— Merci, jeta le policier, en se précipitant sur les traces de l'homme indiqué.

« Patrick Oara? », demanda Picard, essoufflé par sa course, lorsqu'il eut atteint celui qu'il poursuivait,

Le valet d'écurie se retourna.

— Oui, Monsieur, fit-il avec le chantant accent irlandais. Pour vous servir...

— Commissaire Picard, de la police judiciaire, se présenta le détective, chargé de l'enquête sur la mort de votre compatriote Thomas O'Brien.

Et sans laisser à son interlocuteur le temps de préparer ses réponses à d'éventuelles questions, il attaqua brutalement :

— Le 6 octobre, un peu avant dix-huit heures, vous avez quitté ce centre d'entraînement en compagnie d'O'Brien. Vous discutiez ferme. Quel était le sujet de cette discussion?

— O'Brien voulait m'emprunter dix francs. Comme je ne suis pas riche non plus j'ai d'abord refusé. Mais il a insisté, et je lui ai finalement tendu ces dix francs.

— C'est faux! coupa le commissaire. O'Brien était un ancien sinn-feiner, ayant quitté son parti à la suite de je ne sais quelle trahison. Il a reconnu en vous un ancien collègue envoyé à sa poursuite pour l'abattre. Vous feriez mieux d'avouer...

C'était là un coup lancé au hasard, mais qui porta visiblement. L'homme blêmit. Picard, qui l'observait, vit de grosses gouttes de sueur qui perlaient à ses tempes.

— Vous vous trompez, balbutia Oara. Ni O'Brien, ni moi, n'avons jamais été sinn-feiners... Deux vieux amis de là-bas... c'est tout... Il m'a emprunté dix francs et,..

Le regard du commissaire pesait sur l'homme. Il s'arrêta gêné et détourna les yeux.

— Vous niez, constata Picard... Vous avez tort peut-être... Je saurai vite à quoi m'en tenir... Vous persistez dans vos dénégations?

— Je ne suis pas sinn-feiner, répéta Patrick Oara, en avalant péniblement sa salive

— Bien. Je vous remercie.

Mais en dépit de ce congé, le lad ne partit pas. Il eut quelques secondes d'hésitation, puis se mit à parler à mots pressés et entre-coupés, la voix basse comme s'il eut craint, au centre de cette pelouse nue, la proximité d'oreilles ennemies cachées.

— Vous me soupçonnez, je vois bien... Vous avez tort... O'Brien était pour moi un ami, et je n'avais rien contre lui... Mais il y en a d'autres. Il y en a un autre, qui pourrait bien avoir eu intérêt à clore ses lèvres à jamais.

— Qui?

— L'entraîneur David Fromentin.

Picard eut un sursaut.

— Quel intérêt cet entraîneur vraisemblablement riche aurait-il eu à la mort d'un pauvre lad?

— Je ne sais pas au juste, déclara Patrick Oara. Toujours est-il que le 6 octobre à 17 heures peu avant que je quitte le centre d'entraînement avec O'Brien, j'étais accroupi derrière une haie, en train de tailler celle-ci. David Fromentin et Thomas O'Brien sont passés le long de la haie. Ils ne m'ont pas vu et j'ai involontairement surpris une partie de leur conversation.

« Oui, disait O'Brien. Vous ne vous doutiez pas de ce coup-là. On ne se méfie pas d'un ivrogne, n'est-ce pas? Il ne voit rien, ne remarque rien. Eh bien! j'ai vu.

« David Fromentin paraissait affolé. Vous me prenez au dépourvu, répétait-il. Je ne puis pas. Non, sincèrement, je ne puis pas.

« Il me faut un gros acompte demain, insista finalement O'Brien. Sinon... »

— Sinon? répéta le commissaire Picard, fort excité par cette découverte imprévue.

— Je n'ai pas entendu la suite, avoua Oara. Les causeurs s'étaient éloignés.

Pas un instant Picard ne supposa un mensonge de la part du lad irlandais. Ses révélations expliquaient trop bien la gêne constatée chez l'entraîneur lors de son court interrogatoire. De même qu'elles expliquaient ces mots singuliers de Thomas O'Brien, l'éternel fauché, à son ami Pierre Caron : « Demain je serai riche. »

— Ainsi, pensa le policier, c'est cette orageuse conversation, vraisemblablement une tentative de chantage, que Fromentin entendait me cacher. Mais quel secret a bien pu surprendre O'Brien qui lui donnait barre sur son patron?

Il quitta Oara et le centre d'entraînement fort troublé.

— Me voici, pensait-il, tout en arpentant la route dans la direction du commissariat où il avait laissé sa voiture, avec trois suspects sur les bras : Fromentin, qui a pu vouloir se débarrasser d'un maître-chanteur; Jacques Onfroy, poussé par la jalousie amoureuse ; et Patrick Oara, instrument possible d'une vengeance politique. Trois pistes, c'est beaucoup trop...

CHAPITRE IV

L'ALIBI DE JACQUES ONFROY

Lorsque le commissaire Picard eut décliné sa qualité et précisé qu'il désirait entretenir Mademoiselle Jeanne Fulton en particulier, il se trouva brusquement, sous l'œil amusé des ouvrières de la « Blanchisserie Moderne », en face d'une véritable furie.

Une gaillarde d'un bon mètre soixante-quinze, plantureuse et fraîche, vint se planter devant lui, son joli visage empourpré par la colère.

— Qu'est-ce que vous lui voulez à Jeanne Fulton?... C'est moi!... Une honnête fille, j'ose le dire, et qui n'a rien à fricoter avec les agents du quai

des Orfèvres ou d'ailleurs. On n'a jamais rien eu à me reprocher, commissaire, et tout le monde ne peut pas en dire autant, même dans votre boîte!

Picard s'inclina poliment.

— Je n'en doute pas, Mademoiselle. Aussi votre honnêteté n'est-elle nullement en cause. Je suis simplement chargé de l'enquête sur la mort du lad Thomas O'Brien, et il est de mon devoir de réunir le plus de renseignements possibles. Vous connaissiez O'Brien, je crois?

— Je le connaissais ? grommela Jeanne Fulton... Oui, si on veut... Comme on connaît un imbécile qui tourne sans cesse autour de vos jupes et vous assassine de compliments.

Le policier savait amadouer ses interlocuteurs. C'était là une de ses grandes qualités, une de celles qui lui avaient permis de solutionner heureusement un bon nombre d'affaires, par la confiance inspirée à certains témoins rétifs. Donnant à son visage une saisissante expression de galante admiration, il reconnut :

— Je comprends O'Brien. Cet infortuné avait bon goût.

Aussitôt apaisée, Jeanne Fulton consentit à faire quelques pas dehors aux côtés de Picard.

— Eh bien, commissaire, allez-y. Que désirez-vous savoir de moi?

— O'Brien vous courtisait?

— Oui.

— Que pensait votre fiancé de ces attentions?

— Jacques. Il ne s'en souciait guère. Il savait et sait qu'on peut avoir confiance en moi. Mais à la longue, exaspérée par l'insistance d'O'Brien, c'est moi-même qui ai demandé à Jacques d'intervenir.

— Et il l'a fait?

— Bien entendu. Il a menacé O'Brien de lui casser la figure s'il continuait à m'importuner.

— Cette menace, précisa Picard avec une lenteur voulue, fut faite le 6 octobre au matin. Quelques heures plus tard, le soir du même jour, O'Brien était tué d'un coup de poing au menton.

Jeanne Fulton s'arrêta net et regarda le policier droit dans les yeux.

— Je vois où vous voulez en venir, commissaire. Mais si vous soupçonnez Jacques, vous errez complètement. C'est un homme très bon, qui n'aurait jamais voulu abuser de sa force pour abattre un être qui tenait à peine debout. « Casser la figure » signifiait pour lui deux ou trois claques, au pis aller. Il n'eût pas frappé cet avorton d'O'Brien du poing.

— Où était Jacques Onfroy le 6 octobre au soir?

— De garde d'écurie, je crois. En tous les cas, pas avec moi. Mais si vous désirez des précisions, pourquoi ne pas vous adresser à Jacques lui-même. C'est l'homme le plus franc qu'il y ait au monde. Il répondra sans hésiter à toutes vos questions.

— Je vous remercie, Mademoiselle. Je vais suivre votre conseil.

Picard prit congé.

Il n'eut aucune difficulté, au centre d'entraînement Fromentin, à trouver Jacques Onfroy.

C'était un grand diable taillé en hercule, le visage ouvert et sympathique. Il fit excellente impression sur le policier. Mais Picard se méfiait des impressions, au surplus, il savait que la passion, amour et jalousie, est susceptible en s'exaspérant d'armer le bras de l'être le plus loyal.

Jacques Onfroy répondit sans réticence aux questions du commissaire.

Oui, il avait menacé O'Brien... Oui, il était bien résolu à tenir sa parole si l'Irlandais avait persisté à tourner autour de sa fiancée... Mais son intention n'était pas de blesser gravement un type qui n'existait pas en face de lui... Au surplus, il n'avait pas eu à donner suite à ses menaces, puisqu'O'Brien était mort le soir même, avant par conséquent d'avoir revu Jeanne Fulton, à supposer qu'il ait eu cette intention.

— Où étiez-vous le 6 octobre au soir? demanda Picard.

— Ici. C'était mon tour de garde de nuit à l'écurie.

— Et vous n'êtes pas sorti?

— Oh! si... La garde prend à dix-huit heures et se termine le lendemain matin à six heures. Mais il n'y a pas besoin de surveiller continuellement les chevaux. Il suffit de quelques rondes. J'ai effectué la première à dix-huit heures, en prenant ma garde. Puis, je suis sorti vers dix-huit heures et quart, pour retrouver des amis au café, juste en face le centre d'entraînement. Je les ai quittés à vingt heures pour revenir ici, d'où je n'ai plus bougé.

— Je vous remercie. Si le cafetier confirme vos paroles, cet alibi me semble suffisant.

Picard quitta le centre d'entraînement et se dirigea droit vers le café indiqué.

C'était un de ces petits caboulots, comme il en existe tant à Maisons-Laffitte, fréquenté par les lads, les jockeys et les palefreniers. Le patron, un ancien jockey que l'embonpoint avait mis d'autorité à la retraite, connaissait le personnel de tous les centres d'entraînement de Maisons.

— Le 6 octobre?... Jacques Onfroy?... fit-il en cherchant dans ses souvenirs... En effet, je me rappelle. Il était ici.

— A quelle heure est-il arrivé?

— Peu après dix-huit heures.

— Et il est reparti?

— Vers vingt heures, peut-être légèrement après, mais certainement pas avant. Je me souviens très bien, à huit heures moins cinq, avoir levé les yeux du *Paris-sport* que j'étais en train de lire, et aperçu Onfroy parlant encore avec ses amis.

L'alibi se confirmait. Picard était sur le point d'abandonner sa première piste. Tout de même, par acquit de conscience il posa une dernière question.

— De dix-huit à vingt heures, Jacques Onfroy n'a pas quitté votre établissement?

— Il a été voir ses chevaux. Il était de garde d'écurie.

— Ah! vers quelle heure?

— Près de dix-neuf heures.

Le policier tressaillit! le crime avait justement été

commis peu avant dix-neuf heures. Il insista, anxieux de la réponse.

— Onfroy est resté longtemps absent?

— Non. Un quart d'heure au plus.

Picard remercia le cafetier et sortit perplexe.

Sur le seuil, il tira sa montre.

— Dix heures cinq, constata-t-il.

Il marcha rapidement vers le parc de Maisons-Laffitte, entra sans ralentir, et s'arrêta au point précis où le corps de Thomas O'Brien avait été trouvé. Il consulta de nouveau son chronomètre.

— Dix heures douze. J'ai mis sept minutes. Sept minutes pour aller, autant pour revenir, sept et sept, quatorze. C'est plutôt juste comme temps. Il est vrai que je me suis contenté de marcher rapidement. Jacques Onfroy a pu courir.

« Donc, en un quart d'heure, il lui a été possible de quitter ses amis sous prétexte de visiter ses chevaux, de gagner rapidement le parc, où il connaissait la présence d'O'Brien dans un caboulot, de rencontrer et de frapper celui-ci, puis de revenir en toute hâte... L'alibi ne tient plus.

« Non, conclut Picard de très mauvaise humeur, après quelques secondes de réflexion. L'alibi ne tient plus, et j'ai toujours... trois suspects... Deux de trop!

CHAPITRE V

L'ALIBI DE PATRICK OARA

— Vous m'avez menti, Patrick Oara.

L'accusation tomba sèche et brutale.

L'homme sursauta, essuya d'un geste machinal la sueur qui lui perlait aux tempes, et jeta autour de lui un regard de bête traquée.

Il essaya cependant de tenir tête.

— Je ne vous comprends pas, commissaire... Je n'ai pas menti...

Les deux hommes, le commissaire Picard et le lad Patrick Oara, étaient assis face à face dans un bureau du commissariat de police de Maisons-Laf-

fitte que Valhubert avait mis à la disposition de son collègue de la P.J. pour les besoins de son enquête.

Picard avait convoqué l'Irlandais. Une de ces convocations officielles, laconiques et imprécises (« le nommé... est prié... pour affaire le concernant »), qui sont bien faites pour troubler une conscience peu tranquille. Oara avait paru atterré en recevant le papier. Sans doute se serait-il dérobé à l'invite, mais le porteur de la convocation, un agent de police du poste de Maisons-Laffitte, l'avait informé qu'il avait ordre de ne pas le quitter avant de l'avoir mené devant le commissaire Picard.

Et Patrick Oara effondré, avait suivi bon gré mal gré l'agent, avec la mine de quelqu'un qui s'attend à ne plus revoir son lit d'ici longtemps, et à gémir douloureusement sur la paille humide des cachots.

Il était arrivé pour s'entendre assener cette brutale déclaration :

— Vous m'avez menti, Patrick Oara.

Sans s'arrêter aux dénégations du lad, Picard précisa :

— Vous m'avez menti en prétendant que ni O'Brien, ni vous-même, n'aviez jamais été *sinn-feiners*.

— Je ne connais rien du *sinn-fein*, affirma Patrick Oara d'un ton de moins en moins assuré.

— A quoi bon nier l'évidence?... J'ai télégraphié à la police de Dublin, Oara. Dois-je vous lire sa réponse?

Sans un mot, l'homme s'affaissa, le visage caché dans ses mains.

— Ah! constata le commissaire, vous commencez à réaliser que la chose est sérieuse. Tout de même, comme je ne veux pas que vous puissiez supposer qu'il s'agit d'un bluff de ma part, je vais vous donner lecture de la note de la police de Dublin.

Il lut lentement, détachant soigneusement ses mots, insistant sur les passages particulièrement suggestifs.

« Thomas O'Brien. Révolutionnaire notoire. Compromis dans toutes les successives tentatives insu-

rectionnelles, qu'elles viennent du *sinn-fein*, des *fenians* ou de l'occulte armée républicaine. Il y a cinq ans, poussé par d'impérieux besoins d'argent, trahit ses frères de conspiration. Les renseignements qu'il donna, et qui permirent l'arrestation de plusieurs chefs du complot, lui valurent sa grâce et la protection de la police officielle. Car O'Brien avait été condamné à mort par ses anciens compagnons. Peu rassuré, en dépit de cette protection, O'Brien quitta l'Irlande, voici quatre ans. On suppose qu'il s'est réfugié en France. »

— Quatre ans! commenta le commissaire Picard. Juste le temps depuis lequel Thomas O'Brien était employé chez l'entraîneur Fromentin. L'imprudent n'avait pas même pris l'élémentaire précaution de changer de nom.

Picard attendit une réaction qui ne vint pas, et reprit sa lecture :

« Patrick Oara, révolutionnaire non moins notoire que le précédent. Oara et O'Brien furent jadis amis. Patrick Oara passe pour être l'occulte exécuteur des terribles tribunaux de minuit. Tout d'abord, en raison de l'amitié qui avait lié les deux hommes, l'exécution du traître O'Brien ne fut pas confiée à Oara, mais à un tiers sous-ordre, Christian Peace. Mais Christian Peace échoua dans sa mision et fut arrêté par la police anglaise. Récemment Patrick Oara a disparu d'Irlande. On suppose qu'il s'est finalement chargé d'abattre son ancien ami O'Brien, et qu'il est passé en France à la recherche de ce dernier. »

— Eh bien, Oara? conclut le commissaire aux délégations judiciaires. Nierez-vous encore?

Patrick Oara redressa lentement le visage qu'il avait caché dans ses paumes.

— A quoi bon? fit-il d'un ton découragé... Tout cela est exact... J'ai été *sinn-feiner*.

— Vous avouez donc avoir assassiné Thomas O'Brien dans le but de satisfaire une vengeance politique?

Patrick Oara eut un geste de dénégation violente

— Non! non! cria-t-il... Ne comprenez-vous pas? J'ai été *sinn-feiner*, mais je ne le suis plus... Moi aussi, j'ai été las de cette vie d'embûches perpétuelles, de cruautés sans cesse renouvelées, de fantômes qu'il faudrait tuer chaque jour, comme on a tué le vivant, pour échapper aux muets reproches de leurs prunelles de feu... J'ai voulu m'évader, revenir à une vie normale... Impossible!... Un jour *sinn-feiner*, toujours *sinn-feiner*... Abstention équivaut là-bas à trahison. Du moment que je me refusais à exercer plus longtemps mes horribles fonctions d'exécuteur secret, il me fallait fuir... Autrement, la mort m'attendait de la part de mes anciens complices. C'est pour cela que je me suis réfugié en France. C'est pour cela que je suis venu rejoindre O'Brien. A deux, pensais-je, ayant mêmes ennemis, courant mêmes périls, on se sent plus forts et plus calmes... Je ne voyais plus en O'Brien qu'un ami, qu'un frère de misère... et ce n'est pas moi qui l'ai tué... Je vous le jure!... Ne voulez-vous pas me croire?

Le malheureux semblait terriblement ému et sincère... Comédie savante ou triste réalité?

— Je ne refuse pas à priori de vous croire, répondit lentement le commissaire Picard. Mais pourquoi m'avoir menti? Pourquoi ne pas m'avoir spontanément confié ce que vous me dites à présent?

— Et vous révéler par la même occasion que j'avais appartenu au *sinn-fein*, n'est-ce pas? rétorqua Patrick Oara avec un furieux haussement d'épaule. Ce n'est pas une qualité dont il soit très prudent de se vanter. Je craignais la vengeance de mes anciens amis... Je craignais mon expulsion de France... Que sais-je encore?... J'espérais que vous ne soulèveriez pas ce lièvre...

Un long silence passa.

— Que faisiez-vous le 6 octobre à dix-neuf heures? questionna Picard, changeant brusquement de sujet.

— Je roulais dans le train, à destination de Paris.

— Vous avez été à Paris le 6 octobre?

— Oui. Après avoir prêté à O'Brien les dix francs qu'il me demandait et l'avoir quitté à dix-huit heures, je me suis dirigé vers la gare. J'ai pris un train qui m'a amené à Paris quelques minutes après dix-neuf heures. J'ai fait quelques courses, et j'ai retrouvé, à vingt heures et demie précises, les amis avec lesquels je devais dîner.

— Vous pouvez me donner le nom de ces amis?

— Oui. Ce sont des compatriotes, dont j'ai fait la connaissance depuis mon arrivée en France : M. et Mme Donoghue. Ils sont établis marchand de vins à Belleville, 12, rue du Buisson-Saint-Louis.

Picard prit note de l'adresse, dans le but de faire vérifier les dires de Patrick Oara. Mais tout en écrivant, sa pensée rapide lui montrait l'inanité d'une telle vérification.

— L'alibi ne prouve rien, se dit-il. Oara peut parfaitement avoir exécuté son compatriote O'Brien à dix-neuf heures, et s'être tout de même trouvé à Belleville pour vingt heures et demie. Le voyage de Maisons-Laffitte à Paris n'est pas bien long, et il y a le soir, à ces heures d'affluence, des trains fréquents.

— Vous n'avez rencontré personne en allant à la gare? demanda-t-il à voix haute.

— Personne.

— Et dans le train?

— Les wagons étaient bondés, mais je n'ai aperçu aucun visage de connaissance.

— Vous êtes arrivé à Paris peu après sept heures, prétendez-vous?

— Oui.

— Qu'avez-vous fait jusqu'à vingt heures et demie?

— Je vous l'ai dit : des courses. J'ai acheté une bouteille de bon vin et quelques gâteaux pour ne pas arriver les mains vides chez les amis qui m'avaient invité.

— Où avez-vous effectué ces achats?

— Je ne sais pas. Au hasard de ma route. Je n'étais pas pressé, et j'ai flâné par les rues avant de prendre le métro pour Belleville.

Un nouveau silence pesa.

— Bien, conclut enfin Picard. Je vous remercie. Vous pouvez vous retirer...

— Vous... vous... ne m'arrêtez pas, balbutia l'Irlandais effaré.

— Non, sourit le policier, pas pour le moment. Mais il vous faut, bien entendu, rester à la disposition de la justice.

— C'est trop naturel... Merci, monsieur le commissaire... Comptez sur moi, monsieur le commissaire..

Tandis que le lad se perdait en salamalecs, absolument stupéfait par cette remise en liberté que ne lui laissaient guère espérer les charges évidentes qui pesaient sur lui, Picard procédait mentalement à un rapide examen de conscience.

— Voilà une occasion où mes chefs prétendraient encore que je me livre à de dangereuses fantaisies. Pourquoi laisser en liberté cet évident gredin, qui doit avoir à répondre, en tant qu'ancien exécuteur des tribunaux secrets des révolutionnaires irlandais, de plus de crimes que je n'ai de doigts aux deux mains? Oui, mais voilà, ces crimes ont été commis en Angleterre ou en Irlande. Il n'y a pas de demande d'extradition. Ça ne me regarde donc pas. Mon seul rôle est de faire la lumière sur l'assassinat de Thomas O'Brien. Et si je coffre Oara dès aujourd'hui, sans avoir de preuves absolument formelles contre lui, je n'apprendrai plus rien. Tandis qu'en le laissant en liberté...

« En tous les cas, son alibi est parfaitement incontrôlable. Comment retrouver, dans le tohu-bohu des voyageurs habitués de la ligne, un quidam qui aurait remarqué la physionomie de Patrick Oara le 6 octobre? Comment retrouver, dans l'immense Paris, et sans indication précise, les commerçants qui ont paraît-il vendu à l'Irlandais une bouteille de vin et des gâteaux ce même 6 octobre, à peu près à

l'heure où le crime se commettait. Faute de pouvoir contrôler l'alibi, je reste toujours avec trois suspects, et c'est deux de trop! »

CHAPITRE VI

LE TROISIÈME SUSPECT

— C'est encore moi qui vient vous importuner, s'excusa le commissaire Picard.

— Mais vous ne m'importunez nullement, protesta l'entraîneur David Fromentin, en introduisant le policier dans son bureau. Je reste tout à votre disposition. Asseyez-vous, commissaire.

L'homme se faisait aimable, souriant, empressé. Mais une fois de plus, Picard décela la gêne sournoise et inquiète.

Bravement, il prit le taureau par les cornes.

— Au début de mon enquête, lorsque j'ai eu l'avantage de vous interroger, monsieur Fromentin, vous m'avez affirmé avoir parlé à Thomas O'Brien pour la dernière fois le 6 octobre au matin, alors que vous distribuiez vos ordres pour la journée à votre personnel.

— Exact.

— J'ai recueilli depuis un témoignage, d'après lequel vous auriez été aperçu le 6 octobre vers dix-sept heures en compagnie de Thomas O'Brien.

Picard vit distinctement une goutte de sueur perler sur le front de son interlocuteur. L'entraîneur fit bonne contenance cependant et répondit avec une apparente désinvolture.

— Je ne me souviens pas... C'est après tout possible... Rappelez-vous, commissaire, je vous ai prévenu que mes souvenirs étaient un peu vagues.

— Quel était le sujet de votre conversation avec Thomas O'Brien? Sans doute les souvenirs vous font-ils aussi défaut sur ce point?

David Fromentin eut un pâle sourire.

— Vous avez mis le doigt dessus, commissaire. Je ne me rappelle pas en effet. Quelques répliques

sans intérêt, j'imagine... Une vétille de service.

— Puisque votre mémoire est défaillante, riposta froidement Picard, je vais donc lui venir en aide.

« Thomas O'Brien, qui n'était pas du tout le bon ivrogne inoffensif que vous m'avez silhouetté, tentait tout simplement de vous faire chanter. Vous vous dérobiez, arguant de l'imprévu de la demande. Je ne puis pas, disiez-vous. Vous me prenez au dépourvu. Sincèrement, je ne puis pas.

« Et Thomas O'Brien vous posa son ultimatum : Il me faut un gros acompte demain, sinon... »

David Fromentin eut un cri d'indignation, dans lequel Picard crut sentir un grand fond d'inquiétude.

— Qui a pu vous conter une telle histoire?

— Dois-je vous rappeler que mon rôle est d'interroger et non pas de répondre aux questions.

Un lourd silence plana quelques secondes.

— Excusez-moi, commissaire, dit enfin l'entraîneur, qui s'était repris d'un victorieux effort sur lui-même. Mais cette supposition d'un chantage de la part d'O'Brien est si abracadabrante!... La vérité est beaucoup plus simple. A la lumière de vos paroles, le souvenir de cette conversation, à laquelle je n'avais attaché aucune importance, me revient peu à peu.

« O'Brien me demandait tout bonnement une avance. Connaissant l'impécuniosité perpétuelle de l'individu, je lui ai répondu : Je ne puis pas. C'est alors qu'O'Brien a précisé qu'il aurait désiré un gros acompte pour le lendemain. Bien entendu, j'ai refusé derechef. Ce sont ces quelques mots, incomplètement entendus et mal interprétés, qui ont dû donner naissance à cette invraisemblable légende d'un chantage. »

— Très fort, le bougre, pensa le commissaire Picard. Au lieu de nier maladroitement, il est tombé du premier coup sur une explication plausible. Oui, vraiment très fort. Mais j'ai déjà « possédé » plus habile que lui.

Le sourire sur les lèvres, comme un contradicteur

qui se rend, vaincu par les excellentes raisons qu'on vient de lui donner, le policier asquiesça :

— N'en parlons plus. J'aurai été mal informé.

— Certainement, appuya l'entraîneur.

— Autre chose, monsieur Fromentin. Où étiez-vous le 6 octobre au soir?

— Oh! me soupçonneriez-vous?...

Picard l'interrompit d'un geste courtois.

— Nullement. C'est une question de pure forme que j'adresse à toutes les personnes mêlées de près ou de loin à cette affaire. Vous comprenez, il me faut contrôler certains emplois du temps, et ceux-ci se recoupent souvent l'un par l'autre. Je réitère donc ma question : où étiez-vous le 6 octobre au soir?

— Mais ici. Je n'en ai pas bougé. J'avais une pressante besogne d'écritures à terminer. J'ai mangé un sandwich sur le coin de mon bureau, et n'ai quitté mon travail qu'à une heure du matin, pour me coucher.

— Je vous remercie, monsieur Fromentin, et ne vous retiendrai pas plus longtemps aujourd'hui.

Picard sortit, accompagné jusqu'au seuil de la maison par l'entraîneur. Dehors, sur la grande allée, il croisa le gardien à quelques pas de la porte d'entrée du parc.

— Bonsoir, mon ami.

— Bonsoir, monsieur le Commissaire.

Picard offrit une cigarette et engagea la conversation, plaignant la dure vie des concierges, sans cesse réveillés par les caprices de maîtres noctambules.

— Oh! fit le gardien. Il n'y a pas à se plaindre. Monsieur sort tous les soirs mais il ne rentre jamais bien tard. Vingt-trois heures, minuit au plus.

— Tiens, M. Fromentin sort tous les soirs. J'aurais imaginé que son travail le retenait parfois à la maison.

— Quelquefois, accorda le gardien. Mais c'est rare. Cela ne lui est pas arrivé depuis le 6 octobre, jour de la mort de ce pauvre O'Brien. Ce jour-là, je n'ai pas vu sortir Monsieur.

— Mais il a pu emprunter une autre porte.

— Pourquoi ? fit l'homme étonné. Monsieur, comme il se doit, se sert toujours de la porte d'honneur. Maintenant, il est bien évident que s'il voulait... Ce ne sont pas les portes de service qui manquent ici. Elles sont toujours verrouillées de l'intérieur, mais bien entendu Monsieur a les clefs.

— Patatras! pensa Picard. Encore un alibi qui s'effondre. Fromentin a parfaitement pu sortir et rentrer le 6 octobre au soir sans que son concierge s'en aperçoive. Et mes suspects restent trois!

Le commissaire prit congé et se dirigea lentement, perdu dans ses pensées, vers le poste de police de Maisons-Laffitte.

Il y trouva son bedonnant collègue, Valhubert, qui le salua de grands gestes.

— Eh bien, votre enquête avance?

— Couci-couça, répliqua Picard sans se compromettre. Dites-moi, Valhubert, vous connaissez bien le monde des courses?

— Comme ma poche, cher ami. C'est indispensable pour un magistrat de Maisons-Laffitte.

— Que pensez-vous de l'entraîneur David Fromentin?

— Hum! grogna Valhubert en se grattant la tête. Voilà une question à laquelle il est bien délicat de répondre avec exactitude. Je vais essayer cependant.

« Au point de vue capacités professionnelles, rien à dire. Fromentin est un bon entraîneur. Il connaît les magnifiques machines à galoper que sont les pur sang et sait les préparer en vue d'un rendement maximum.

« Au point de vue moralité et vie privée, David Fromentin est moins à l'abri de la critique. C'est un joueur. C'est même un très gros joueur. Il ne résiste pas à l'envie de vigoureusement appuyer ceux des chevaux de son entraînement à qui il croit des chances sérieuses. Mais il ne faut pas, après tout, lui tenir grief trop sérieusement. Il y a tant d'entraîneurs, de jockeys et de propriétaires qui suivent

leurs chevaux au mutuel! C'est un peu l'habitude du milieu.

« Voici plus grave : cet amour du jeu a conduit David Fromentin a deux doigts de la ruine. Il y a eu une foule d'histoires de traites prorogées, d'enquêtes d'agences de renseignements commerciaux au point de vue de solvabilité, d'hypothèques et de prêts, qui toutes échappaient à mon ressort, mais dont j'ai eu nécessairement écho. Je surveillais déjà discrètement mon Fromentin, pensant qu'un homme riche, et surtout un joueur, brusquement acculé à la ruine est capable de bien des choses, lorsque sa situation se redressa soudain. Il eut une incroyable passe de veine.

« Plusieurs des chevaux qu'il entraînait, des outsiders à grosse cote, gagnèrent coup sur coup. David Fromentin avait un fort paquet sur chacun de ses chevaux, non seulement au Mutuel, mais encore chez les gros books clandestins qu'utilisent messieurs les entraîneurs et propriétaires lorsqu'ils veulent éviter d'écraser la cote. Il toucha quelques centaines de billets de mille en quatre opérations, sur ses chevaux Bobard, Reine-de-Nuit, Quart-de-Brie et Rex-Imperator. »

— Que pensez-vous de ce quadruple succès?

Le commissaire Valhubert eut un sourire renseigné.

— Je pense qu'à considérer la valeur des chevaux en cause et le calcul des probabilités, il n'y avait pas une chance sur vingt mille pour que les quatre canards gagnent consécutivement. Et Fromentin est un homme de cheval trop averti pour avoir risqué des sommes importantes, en fait ses dernières cartouches, sur d'aussi faibles probabilités.

— D'où vous concluez?

— Que Fromentin est un malin qui a su accroître ses chances jusqu'à la quasi-certitude, soit qu'il ait dopé ses chevaux, soit qu'il ait conclu une entente avec les jockeys des autres concurrents en course pour qu'ils laissent gagner ses poulains.

« Quoi qu'il en soit, les commissaires à l'arrivée n'ont pas estimé utile d'opérer un prélèvement sur la salive des chevaux victorieux aux fins d'analyse. Aucune réclamation n'a été formulée. En de telles conditions, Fromentin est en règle. Comme disent Messieurs les turfistes dans leur jargon sportif : le rouge est mis. Si bien que je puis vous faire part de mes soupçons dans le secret de ce cabinet, mais qu'il serait très imprudent de ma part de les extérioriser en public : Fromentin serait en droit de m'intenter un procès en diffamation. »

Picard resta pensif.

— Je connais mal le monde des courses, dit-il enfin, et pas du tout ces malhonnêtes combinaisons de « doping ». Est-il indispensable, pour réussir un tel coup, que l'entraîneur soit d'accord avec le propriétaire du cheval?

— Oh! mais pas du tout. L'entraîneur peut parfaitement agir seul. Il est évidemment possible que le propriétaire s'entende avec lui. Mais en fait, le propriétaire reste généralement au-dessus de tout soupçon. C'est qu'il faut une immense fortune pour se permettre de faire courir en plat ou en obstacles. Et l'on conçoit mal un multimillionnaire versant dans la plus basse escroquerie, en vue d'un gain minime relativement à ses revenus.

Picard remercia son collègue et quitta le poste de police plongé dans de profondes réflexions.

Il s'arrêta au plus proche kiosque à journaux et pour la première fois de sa vie acheta *La Veine*. Le commissaire Picard se sentait soudain vivement intéressé par les courses de chevaux.

CHAPITRE VII

PIERRE CARON REPARAIT SUR SCÈNE

— Approchez Mesdames !... Approchez, Messieurs !... N'ayez pas peur de briser les carreaux de ma devanture... Vous voyez devant vous l'homme

qui a vaincu la glorieuse incertitude du turf. Dans la journée d'hier, cinq gagnants sur sept courses... Avant-hier, quatre... Le jour précédent, trois seulement, mais parmi lesquels l'outsider Grain-de-Folie, qui a rapporté la belle cote de cent soixante-treize francs pour cent sous... Qui veut mes pronostics pour aujourd'hui? C'est la fortune assurée. Et je ne les vends pas, Mesdames et Messieurs, je les donne : cinq francs seulement, une modeste roue de derrière, pour connaître les gagnants du jour! qui en veut?... Hâtez-vous, je n'ai préparé que cent listes de pronostics. Il n'y en aura pas pour tout le monde.

Le marchand de tuyaux clamait son boniment sur la pelouse d'Auteuil, derrière un modeste pliant qui constituait toute la « devanture », dont il ne fallait pas craindre « de briser les carreaux ». Des journaux des jours précédents étalés à terre montraient encadrés au crayon bleu les noms des gagnants soi-disant donnés à ses clients par le tuyauteur. Une affiche manuscrite fournissant les cotes des derniers gagnants affirmait qu'on avait pu toucher deux mille francs en trois jours, avec le modeste capital de départ de trente francs.

Et la foule achetait les pronostics du camelot.

La crédulité du joueur, et surtout du petit joueur est infinie !

Nul ne se disait qu'il était invraisemblable qu'un homme à supposer qu'il ait pu connaître les gagnants à l'avance, soit assez sot pour vendre cette connaissance cinq francs au risque de voir la cote écrasée par des mises nombreuses, au lieu de jouer lui-même ses certitudes, et de gagner ainsi sans effort, sans s'égosiller à séduire le chaland : « deux mille francs en trois jours, avec le modeste capital de départ de trente francs ».

La foule achetait. Les papillons portant la liste des pronostics du jour s'épuisaient entre les mains du tuyauteur, tandis que ses poches se remplissaient de pièces de cent sous qui tintaient joyeusement.

Puis la vente cessa. La clientèle du coin était épuisée. Le camelot commença à ramasser ses jour-

naux, son pliant, tout son modeste matériel, pour aller recommencer plus loin sa postiche.

Une voix derrière lui vint le distraire de son travail.

— Voici cinq francs. Avez-vous encore une liste de pronostics?

Le marchand de tuyaux se retourna avec empressement et blêmit tout à coup.

— Bon sang! fit-il... Le commissaire Picard !...

— Moi-même, sourit le policier. Comment vas-tu, Pierre Caron, modèle des « journaliers »?

Pierre Caron, le dernier témoin qui avait aperçu vivant le malheureux Thomas O'Brien, répliqua machinalement :

— Pas mal, je vous remercie.

— Tant mieux, approuva railleusement Picard. Et maintenant, si nous bavardions un peu. Pourquoi as-tu menti et t'es-tu déclaré journalier?

— Ben, vous comprenez, commissaire... La profession de « tuyauteur » est plutôt mal vue par la police. Et moi, je ne veux pas d'embêtements.

— Soit, admit le policier, bon enfant. Je comprends tes raisons et ne te ferai pas d'ennuis. Mais il va falloir te montrer sincère avec moi. Pourquoi fréquentais-tu Thomas O'Brien?

— Je vous l'ai dit, commissaire. C'était un copain.

— A d'autres. Un journalier, c'est-à-dire un pauvre bougre, pouvait lier commerce d'amitié avec O'Brien. Mais toi, tu es « tuyauteur », et, à en juger par la clientèle qui se pressait tout à l'heure autour de toi, tu te fais de très bonnes journées. En de semblables conditions, tu n'avais aucune raison pour sympathiser avec l'éternel fauché qu'était O'Brien. Je réitère donc ma question : pourquoi le fréquentais-tu ?

Pierre Caron se décida à entrer dans la voie des aveux.

— O'Brien me vendait des tuyaux, dit-il.

— Pas possible! Comment ce modeste lad, un

sous-ordre de dernier rang, pouvait-il avoir des renseignements intéressants?

— Ça, je n'en sais rien. Toujours est-il qu'il me filait parfois des tuyaux.

— Bons?

— Excellents.

— Et tu cédais ces tuyaux à ta clientèle?

Pierre Caron eut un rire cynique.

— Pensez-vous! Lorsque les tuyaux sont bons, je ne les vends pas : je les garde pour mon usage personnel.

— Oui, c'est assez humain si pas très honnête... Quels chevaux t'a ainsi indiqués O'Brien?

Le commissaire Picard lançait la question un peu au hasard, sans en espérer grand profit pour son enquête. La réponse le stupéfia.

— O'Brien m'a donné quatre chevaux, précisa Pierre Caron. Quatre outsiders à grosses cotes sur lesquels je me suis drôlement régalé : Bobard, Reine-de-Nuit, Quart-de-Brie et Rex-Impérator.

— Nom d'un chien! pensa le policier. Précisément les quatre « outsiders » qui ont servi à l'entraîneur Fromentin pour rétablir sa fortune ébranlée. Qu'est-ce que ça veut dire?

Il quitta le marchand de tuyaux fortement intrigué, réalisant encore assez mal le lien existant entre ses récentes découvertes, mais ayant l'intuition que son enquête venait de faire un pas de géant et « qu'il brûlait ».

Le soir même, à Maisons-Laffitte, il obtint une autre précision qui vint ajouter un nouveau morceau au puzzle qu'il s'efforçait de reconstituer.

Les chevaux, on le sait, sont amenés des centres d'entraînement aux champs de courses dans des vans automobiles. Les pur sang sont nerveux. Aussi les fait-on toujours accompagner, dans leurs déplacements, par le lad dont ils ont l'habitude de recevoir des soins.

Or, Bobard, Reine-de-Nuit, Quart-de-Brie et Rex-Impérator, avaient été convoyés de Maisons-Laffitte par Thomas O'Brien.

CHAPITRE VIII

MISE AU POINT

M. Paul Norvins, le juge d'instruction chargé de l'affaire O'Brien, signifia du geste à son greffier qu'il pouvait disposer, se renversa confortablement sur le dossier de son fauteuil et déclara rondement:

— Je vous ai fait venir, commissaire, pour apprendre où en est votre enquête. Je vous écoute.

Picard sympathisait avec le magistrat. Plusieurs fois déjà il avait eu à collaborer avec lui et appréciait son calme, sa rapide compréhension d'esprit, son dédain des formules routières.

Il marqua cependant un léger ennui. Son enquête était loin d'être au point, et il eût préféré conserver ses résultats secrets durant quelques jours encore.

— Je crains, monsieur le Juge, dit-il d'une voix lente, n'avoir que bien peu à vous apprendre.

— Vous n'avez rien trouvé?

— Au contraire. J'ai trouvé trop de choses.

— Voilà qui est nouveau! exclama plaisamment M. Norvins. La police se plaint de posséder trop d'indices.

— Pas trop d'indices, rectifia le policier... trop de suspects!

— Ah! Ah! fit le magistrat instructeur vivement intéressé. Contez-moi cela.

Avec un soupir, Picard se résigna à établir le bilan de ses recherches.

— La première piste relevée par moi conduit à Jacques Onfroy, lad chez l'entraîneur Fromentin et collègue de la victime, Thomas O'Brien.

« Jacques Onfroy est fiancé avec une jolie blanchisseuse de Maisons-Laffitte, Jeanne Fulton. O'Brien avait également remarqué la belle, et tournait inlassablement autour de ses jupes, sans se laisser rebuter par son indifférence. Si bien que Jeanne Fulton, finalement excédée, fit appel à son fiancé, pour mettre le holà. Jacques Onfroy fut

d'une précision brutale. Si tu adresses de nouveau la parole à Jeanne, déclara-t-il à son rival malheureux, je te casserai la figure. Ces paroles ont été rapportées par deux témoins : John Purcell, headlad chez l'entraîneur Fromentin, et Jeanne Fulton elle-même. Au surplus, Jacques Onfroy ne les nie pas. Il se contente de déclarer que son intention n'était pas de frapper sérieusement le chétif O'Brien et qu'il n'a d'ailleurs pas eu à mettre ses menaces à exécution, puisque O'Brien est mort avant d'avoir pu revoir Jeanne Fulton. Il faut en effet préciser que les menaces d'Onfroy à l'adresse d'O'Brien furent proférées le jour même du meurtre de celui-ci, le 6 octobre au matin.

« Le 6 octobre au soir, Jacques Onfroy a pris la garde d'écurie. D'après ses déclarations, il s'est absenté à dix-huit heures et quart pour retrouver des amis au café. Il n'aurait quitté ceux-ci qu'à vingt heures, c'est-à-dire bien après l'assassinat. Le patron du café confirme cet alibi, mais ajoute que Jacques Onfroy est sorti vers dix-neuf heures pour aller jeter un coup d'œil à ses chevaux. Il est revenu quinze minutes plus tard environ. Or le crime a justement été commis à dix-neuf heures, et quinze minutes suffisaient pour gagner l'endroit où a été abattu O'Brien, frapper celui-ci et revenir. J'ai moi-même contrôlé l'horaire. Onfroy qui semblait par ailleurs assez franc m'a caché cette absence de quinze minutes à l'heure présumée du meurtre.

A la charge d'Onfroy nous relevons donc un motif suffisant, la possibilité matérielle d'avoir tué, et une réticence au moins... fâcheuse...

— Très bien raisonné, convint M. Norvins. Il me semble que les présomptions contre cet Onfroy sont suffisantes pour...

Déjà sa main attirait une formule imprimée de mandat de dépôt.

— Un instant, monsieur le juge, stoppa le commissaire Picard. Nous n'en sommes qu'au premier suspect.

« Le second suspect est un autre lad de l'entraî-

neur Fromentin, Patrick Oara, collègue et compatriote de la victime.

« Il me faut tout d'abord indiquer que Thomas O'Brien a jadis appartenu à une organisation terroriste irlandaise. Il y a cinq ans, poussé par de gros besoins d'argent, il trahit ses complices et fut cause de l'arrestation de plusieurs chefs révolutionnaires. Condamné à mort par ses anciens amis, O'Brien passa la Manche, et vint se dissimuler en France, où il entra en qualité de lad chez l'entraîneur Fromentin. Cela remonte à quatre ans.

« Mais les *sinn-feiners* ne renoncèrent pas à châtier le traître. Il y a un mois, Patrick Oara, qui appartient lui aussi à l'occulte armée républicaine irlandaise, traversa le channel à son tour, et vint rejoindre O'Brien à Maisons-Laffitte. D'après la police de l'Etat libre, et plus précisément encore d'après la police de Dublin, Oara, serait le secret exécuteur des terribles tribunaux de minuit, et sa venue en France n'aurait eu d'autre but que l'exécution d'O'Brien.

« Patrick Oara nie, bien entendu. D'après lui, il n'a quitté l'Irlande que pour fuir ses complices et les sanglantes fonctions qui lui répugnaient. Il ne voyait plus en O'Brien qu'un ami, un frère de malheur exposé comme lui à la vengeance des *sinn-feiners*. Et c'est pourquoi, pour se sentir moins isolé, il s'est réfugié près de lui. Histoire après tout vraisemblable, mais que Patrick Oara, malheureusement pour lui, ne peut étayer d'aucune preuve.

« Le 6 octobre au soir, Oara prétend s'être trouvé à dix-neuf heures dans le train dont il devait descendre quelques minutes plus tard à Paris. Il aurait fait quelques courses pour finalement rencontrer à vingt heures et demi des compatriotes établis à Paris. Il a dîné avec eux. J'ai contrôlé cette dernière affirmation qui s'avère exacte. Mais l'alibi d'Oara reste cependant inexistant.

« Il n'a aperçu personne de connaissance dans le train, non plus qu'à la gare. A Paris, sa présence n'est certifiée par des témoins qu'à partir de vingt heures et demie. Patrick Oara pouvait donc aisé-

ment frapper à dix-neuf heures, prendre un train plus tardif que celui qu'il déclare avoir emprunté, et s'être cependant trouvé à Paris à vingt heures et demie pour dîner avec ses amis.

« Là encore, nous relevons à la charge du suspect : motif suffisant et possibilité matérielle d'avoir tué, sans compter... les atroces antécédents.

— Diable! exclama le magistrat instructeur. Je commence à concevoir votre embarras. Il y a au moins autant de motifs pour incriminer Oara, instrument d'un crime politique, que pour incriminer Onfroy, classique meurtrier passionnel.

— Et nous ne sommes pas au bout, monsieur le juge. Mon troisième suspect est l'entraîneur David Fromentin lui-même.

« Dès le début, j'ai été frappé par l'attitude réticente et gênée de Fromentin. J'avais l'intuition qu'il me cachait quelque chose.

« J'appris bientôt de quoi il s'agissait. Le jour même où il devait être assassiné, vers dix-sept heures, Thomas O'Brien tenta de faire chanter son patron et le quitta sur cet ultimatum : il me faut un gros acompte demain, sinon...

« Fromentin nie cette tentative de chantage et explique fort habilement les bribes de la conversation surprise entre lui et O'Brien par une demande d'avance sur la paye de ce dernier. Je n'ai pas coupé une seule seconde dans cette histoire. Mais ce qui m'arrêtait un peu, c'était la cause même du chantage. Quel secret un pauvre bougre de lad comme O'Brien avait-il pu surprendre, qui soit de nature à lui donner barre sur son employeur?

« Mon collègue Valhubert devait le premier me mettre sur la voie, grâce à sa connaissance approfondie du monde du turf. Fromentin joue aux courses, et très gros jeu. Il était quasi ruiné par cette passion coûteuse, lorsqu'une période de veine exceptionnelle vint le remettre à flot. Quatre de ses chevaux, des outsiders à grosses cotes gagnèrent successivement : Bobard, Reine-de-Nuit, Quart-de-Brie et Rex-Impérator. Valhubert soupçonne Fro-

mentin d'avoir aidé à la chance de ses chevaux, soit par un discret « doping », soit par une entente avec les jockeys des chevaux concurrents.

« Le deuxième jalon de cette piste fut planté grâce à une rencontre fortuite que je fis sur le champ de courses d'Auteuil, où je m'étais rendu pour me pénétrer de l'atmosphère si spéciale de ce monde du turf, dans laquelle évoluent tous les personnages du drame.

« Ce fut sur la pelouse d'Auteuil que je vis, tout à fait par hasard, Pierre Caron dans l'exercice de ses fonctions. Caron, vous vous en souvenez, est l'homme qui a identifié le cadavre de Thomas O'Brien, et qui reste, à notre connaissance, le dernier à lui avoir parlé. Pierre Caron s'était dit journalier. Mensonge! il exerce la singulière industrie de « marchand de tuyaux » à l'usage des bons gogos de la pelouse.

« Je n'eus pas de mal à lui tirer les vers du nez et à apprendre le pourquoi de ses relations avec Thomas O'Brien : le lad lui vendait des tuyaux. Notamment, m'apprit Pierre Caron, il lui avait donné quatre outsiders fameux comme rapport : Bobard, Reine-de-Nuit, Quart-de-Brie et Rex-Imperator.

« Cette première coïncidence me fit tiquer. Je tiquai bien plus encore le soir, lorsque John Purcell, le head-lad de l'entraînement Fromentin, m'apprit que ces quatre mêmes chevaux avaient été convoyés, de Maisons-Laffitte aux champs de courses où ils avaient remporté leurs victoires, par... Thomas O'Brien.

« Je tenais désormais tous les éléments du problème. Voici, j'en ai la certitude morale, comment s'est déroulée cette histoire de chantage, que nous avons bien le droit de supposer mêlée au meurtre.

« Quasi ruiné, David Fromentin décide de tenter un gros coup. Il portera ses dernières ressources sur quatre de ses chevaux, quatre outsiders sans chance régulière, qui rapporteront le gros paquet. Pour aider à la chance trop incertaine de ces « tocards », il les dopera. Que risque-t-il en cas d'échec?

Une sanction des commissaires aux courses. Il s'en soucie bien : il est à la côte. Tandis que s'il réussit, c'est sa barque remise à flot.

« La malhonnête opération est donc décidée. Mais « le doping » doit être appliqué quelques minutes avant la course. Or le lad convoyeur ne quitte pas le cheval dont il a la responsabilité. Fromentin ne tient pas à partager son secret avec un sous-ordre. Il lui faut un lad aveugle et sourd. Et son choix se porte sur Thomas O'Brien. O'Brien est continuellement ivre : il ne s'apercevra de rien. Au besoin, on corsera son habituel état d'ébriété par l'offre de quelques verres. Ainsi agit Fromentin, ce que m'ont confirmé mes enquêtes aux bars de pesages de Longchamp, de Saint-Cloud, du Tremblay et d'Enghien.

« Mais Thomas O'Brien est plus perspicace et supporte mieux l'alcool que ne l'avait supposé Fromentin. Il s'aperçoit que les chevaux ont été dopés. Au dernier moment, il avise Pierre Caron, qui se trouve chaque jour aux courses. Le « tuyauteur » touche la belle somme et abandonne une faible part de ses gains à celui qui l'a renseigné. C'est assez peu de chose, et Thomas O'Brien est un panier percé. Bientôt sans argent, il veut tirer mieux du secret qu'il a surpris.

« Et c'est la tentative de chantage auprès de David Fromentin : payez-moi, sinon... La phrase est pour nous facile à compléter : payez-moi, sinon je révèle que vous avez dopé vos chevaux, et je vous fais sauter votre licence d'entraîneur.

« C'est le 6 octobre à dix-sept heures que fut proférée la menace de chantage. Le 6 octobre à dix-neuf heures, Thomas O'Brien avait cessé de vivre.

« Fromentin prétend n'avoir pas quitté sa villa de toute la soirée du 6 octobre, et le gardien de l'entrée principale confirme en effet ses dires. Mais la propriété possède de nombreuses portes de service qui échappent au contrôle du concierge, et l'entraîneur possède la clef de toutes ces portes. Encore un alibi inexistant.

« Et nous trouvons à la charge de notre troisième suspect : motif suffisant et possibilité matérielle de tuer, plus ses efforts désespérés pour cacher la tentative de chantage dont il a été victime de la part de Thomas O'Brien.

— Patatras! gémit M. Norvins. Les trois suspects y sont bien. Je crois cependant qu'il convient de décerner le numéro 1 à l'entraîneur Fromentin. N'estimez-vous pas que son motif est plus puissant humainement parlant, moins romanesque, plus conforme aux...

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement », et l'infortuné magistrat bafouillait lamentablement, perdu dans son essai de préciser une impression toute en délicates demi-teintes.

Le commissaire Picard le comprit cependant.

— D'accord, monsieur le juge. Et j'aurais comme vous appelé David Fromentin le suspect numéro 1, si une réflexion de mon collègue Valhubert ne m'avait mis en garde contre cette trop hâtive conclusion.

« Cette réflexion, la voici : le rouge est mis.

« Les courses gagnées par les outsiders de l'entraîneur Fromentin appartiennent au passé. Comment prouver aujourd'hui que les chevaux ont été dopés. L'effet de l'excitant est tombé. Plus d'analyse possible. Et même si Thomas O'Brien avait parlé, qui eût ajouté foi à ses paroles. Qui eût une seconde hésité entre l'affirmation d'un pauvre lad, sans argent et sans relations, au passé plus que louche, au cerveau sans cesse obnubilé par l'alcool, et les dénégations d'un entraîneur connu ayant pignon sur rue et compte en banque?

« Si David Fromentin a pris le temps de réfléchir, il s'est certainement très vite aperçu qu'il n'avait plus rien à craindre des révélations trop tardives de son lad. Mais a-t-il réfléchi? Il est possible qu'il ait été affolé et n'ai plus songé qu'à fermer les lèvres qui se proposaient de l'accuser. La tentative de chantage date de dix-sept heures; le crime, de dix-neuf heures. Cent vingt minutes ne sont guère

pour permettre de raisonner froidement à un homme surpris par un coup imprévu.

« Tout de même, nous ne pouvons considérer David Fromentin comme ayant eu un mobile suffisant, qu'en admettant qu'il n'ait pas réfléchi. C'est risqué!

« Je pense en de telles conditions qu'il est bon de garder l'entraîneur parmi notre liste de suspects, mais à égalité avec Jacques Onfroy et Patrick Oara. Rien ne le désigne plus particulièrement à notre attention.

— Vous avez raison, convint le magistrat. Je ne puis, mon cher commissaire, que vous adresser mes bien vives félicitations. Vous avez montré, dans toute cette affaire, votre coutumière habileté. Vos déductions sont des merveilles de logique. Malheureusement, elles ont le grave inconvénient de nous laisser à un carrefour où nous ne savons plus quelle voie emprunter : trois pistes s'ouvrent, aucune n'aboutit. Or, il faudrait aboutir. Quels sont actuellement vos projets?

— J'attends, monsieur le juge, je cherche et je surveille. Des hommes à moi filent nuit et jour Jacques Onfroy, Patrick Oara et David Fromentin. J'espère en une imprudence du meurtrier qui me le livrera.

— Eh bien, soupira M. Norvins, je suppose qu'il n'y a pas autre chose à faire et qu'il faut vous laisser agir à votre guise. Bonne chance donc, commissaire.

— Merci, monsieur le juge.

CHAPITRE IX

EST-CE LE MEURTRIER?

L'inspecteur Gaillard de la police judiciaire, un des hommes de la brigade du commissaire Picard, bourra sa septième pipe d'un doigt nerveux.

— Sale boulot! grommela-t-il. J'aurai fait le pied

de grue toute la journée sans aucun résultat. Heureusement c'est bientôt la relève.

Gaillard était chargé de pister dans ses moindres déplacements l'un des suspects du commissaire Picard : l'entraîneur David Fromentin.

Il s'était installé, sa motocyclette à côté de lui pour le cas où Fromentin sortirait en auto, au sommet d'une petite colline boisée qui dominait le centre d'entraînement, la villa et une bonne partie de l'enceinte.

La position était doublement avantageuse.

D'abord, elle assurait l'incognito de l'inspecteur. Sa motocyclette cachée dans un buisson, la pipe au bec, les mains derrière le dos, Gaillard semblait dans la journée, un quelconque et inoffensif promeneur arrêté devant un site qui l'intéresse.

Ensuite, elle permettait de surveiller non seulement l'entrée principale, mais encore les portes de service d'une face latérale et des derrières. La seconde face latérale échappait aux vues du policier, mais il y avait de ce côté un collègue, l'inspecteur Servan, dont la mission consistait à pister un autre des suspects : Patrick Oara. Gaillard et Servan avaient conclu un pacte et devaient s'avertir, par un code judicieux de coups de sifflets, au cas où leurs respectifs gibiers auraient emprunté une voie hors de leur surveillance personnelle.

L'inspecteur Gaillard était donc tranquille : David Fromentin ne pouvait s'absenter à son insu.

Il avait pris sa faction à treize heures. Il en était maintenant dix-neuf, et la relève ne se ferait pas avant une heure encore.

Il faut s'imaginer, pour comprendre la lassitude du malheureux policier, ce que représente un guet de six heures, debout, attention sans cesse en éveil sans qu'aucun événement soit venu rompre la monotonie de l'attente et réveiller l'attention.

— Fichu métier! grogna encore Gaillard, en se préparant à allumer sa pipe.

Il arrêta son geste, l'allumette en l'air.

La porte de l'entrée principale venait de s'ouvrir

et une silhouette paraissait sur le seuil, brillamment éclairée par la grosse ampoule qui surmontait le porche.

— L'entraîneur Fromentin! reconnut l'inspecteur. Fichtre! ne le laissons pas échapper.

Il dévala le flanc de la colline minuscule.

La nuit était maintenant complète. Mais Gaillard avait soigneusement repéré les lieux dans la journée, et ses semelles feutrées ne produisaient aucun bruit sur la sente étroite et raide qui aboutissait à la route, à vingt mètres à peine de l'entrée du centre d'entraînement.

Il avait abandonné sa moto qui n'aurait pu que le gêner. A quoi bon cet engin, puisque l'homme qu'il s'agissait de filer était lui-même à pied? Gaillard se réservait de revenir la prendre une fois sa mission achevée.

Conservant la distance que lui avait imposé le temps perdu à gagner la route, soixante-dix mètres environ, Gaillard commença la filature.

L'entraîneur Fromentin marchait d'un pas rapide, sans se retourner, sans manifester aucune appréhension d'être suivi. Il obliqua brusquement et s'engagea sous les frondaisons du parc de Maisons-Laffitte.

— Où diable peut-il aller? se demanda le policier.

Dans le parc, la filature était aisée. Un côté de l'allée était bordé de villas, mais l'autre, du moins à cet endroit, se trouvait séparé d'une piste cavalière par une haie vive. Dissimulé par la haie, Gaillard suivant la piste cavalière put atteindre la hauteur même de son gibier et s'y maintenir.

La course ne fut pas longue.

Fromentin fut bientôt abordé par un homme de grande taille, qui semblait l'attendre en faisant les cent pas dans l'allée.

— Un rendez-vous! se dit l'inspecteur, à cette heure et dans ce lieu... Ça sent la conspiration!

Les deux pseudo-conspirateurs s'éloignèrent instinctivement des villas, comme s'ils eussent craint

la presence d'oreilles indiscrètes derriere les murs des jardinets.

Ce mouvement les rejeta vers la piste cavalière, à portée d'être distinctement entendus de Gaillard, qui se faisait tout petit derrière sa haie.

— Quelle idée de me donner un tel rendez-vous! grommela l'inconnu qui avait abordé Fromentin.

— Il fallait que je vous parle, répliqua l'entraîneur.

— Ne pouviez-vous venir chez moi? ou m'accoster aux courses cet après-midi? ou me fixer un lieu de rendez-vous plus normal?... Vous êtes fou de me convoquer la nuit dans le parc de Maisons-Laffitte... Et puis, tout de même, suis-je à vos ordres?... Je n'aime pas beaucoup cela!

— Excusez-moi, Monsieur...

— Chut! interrompit vivement l'homme. Pas de nom.

— Excusez-moi, répéta l'entraîneur. Mais il fallait que je vous parle, et je craignais de prêter aux soupçons de ceux qui nous épient en me rendant ouvertement chez vous.

— Quelle sottise! n'est-il pas normal que vous veniez chez moi?... Et puis que signifient ces histoires de soupçons... Qui nous épie?

— La police, souffla Fromentin, qui ne croyait certes pas si bien dire.

Le mystérieux inconnu eut un rire sonore, qui masquait cependant une très vague inquiétude.

— Grand bien lui fasse! Je ne vois pas en quoi mes gestes peuvent intéresser la police. Mais laissons ces billevesées... Qu'avez-vous à me dire?

— J'ai peur, balbutia l'entraîneur.

— Voilà certes du nouveau!... Vous avez peur?... et de quoi?

— Ce maudit policier, le commissaire Picard, est au courant de cette infernale histoire du chantage tenté par O'Brien. J'ignore qui a surpris ma conversation avec cette crapule d'Irlandais et l'a renseigné, mais le fait est qu'il paraissait en savoir si long que j'ai craint un instant qu'il me lance à la

face une accusation précise. J'ai tenté d'endormir ses soupçons en racontant qu'O'Brien m'avait simplement demandé une avance, mais j'ai bien peur de n'avoir pas réussi.

— Qu'importe tout cela. L'affaire appartient au passé et nul ne peut plus rien prouver. Au surplus, je ne sache pas que la police s'intéresse aux cas de « doping ».

— Mais ne comprenez-vous pas, cria brusquement Fromentin, que cette tentative de chantage fournit un mobile à ma charge en ce qui concerne l'assassinat d'O'Brien? J'ai tremblé que le commissaire ne m'inculpe de meurtre. La sueur me coulait du front.

— C'est idiot! déclara son interlocuteur en haussant ses robustes épaules. Trouver un mobile et prouver le crime sont deux choses bien différentes, Avez-vous tué O'Brien?

— Bien entendu non. Et vous êtes mieux placé que quiconque pour le savoir.

— En ce cas que craignez-vous?

— Mais par moi on peut remonter jusqu'à vous, et alors... alors...

— Alors quoi? éclata l'inconnu. Prétendez-vous m'accuser de l'assassinat d'O'Brien?

— Je ne sais pas, avoua Fromentin. Cette mort providentielle pour nous, et survenue juste quelques minutes après que je vous eus avisé de la tentative de chantage, est si... si extraordinaire... si... étrange, surtout lorsque l'on pense que vous avez proclamé votre intention d'aller trouver immédiatement O'Brien pour vous expliquer avec lui!...

L'homme fit deux pas en avant, les mains tendues, formidable de force et de colère prête à éclater.

— Je ne sais ce qui me retient... gronda-t-il.

Un instant, la crainte d'un second meurtre vint visiter l'inspecteur Gaillard, toujours dissimulé derrière la haie. Il se ramassa, prêt à bondir, la main crispée sur la crosse de son revolver.

Mais déjà, l'homme s'était repris d'un violent effort sur lui-même.

Il laissa retomber ses mains formidables et eut un geste de dédain.

— Vous êtes absolument ridicule. Je vous ai expliqué comment j'avais trouvé O'Brien dans le même parc où nous sommes aujourd'hui, déjà mort, écroulé à terre. Il était ivre, selon son habitude. Il a dû tomber et se blesser mortellement.

— La police ne croit pas à la possibilité d'une chute, hasarda l'entraîneur.

— La police!

Et l'inconnu eut un geste de dédain plus écrasant encore que le précédent.

— Quoiqu'il en soit, reprit-il après un silence, vous n'avez, vous, absolument rien à craindre, puisque vous n'êtes mêlé ni de près ni de loin, à ce malencontreux accident. Laissez-moi donc en paix avec votre frousse absurde.

— Mais si le commissaire Picard m'interroge à nouveau au sujet de la tentative de chantage d'O'Brien insista David Fromentin, que devrai-je faire?

— Nier, imbécile! explosa l'inconnu. Vous cantonner dans l'ingénieuse histoire d'avances que vous avez inventée (ce qui m'étonne de votre piètre intelligence soit dit en passant), et n'en sortir sous aucun prétexte... Là-dessus, bonsoir... Vous m'avez fait perdre assez de temps!

Surpris par cette conclusion brusquée, l'inspecteur Gaillard hésita une seconde. Suivrait-il Fromentin où l'homme nouvellement surgi dans la mystérieuse affaire?

Le temps de réfléchir que la police saurait toujours où retrouver Fromentin, tandis que l'occasion d'identifier l'inconnu ne se retrouverait peut-être plus, il était déjà trop tard.

L'homme marchant à grands pas avait atteint une automobile stoppée tous feux éteints à cinquante mètres de distance, et sautant lestement derrière le volant opérait un démarrage foudroyant.

Gaillard s'arracha les cheveux.

— Bon sang de bon sang! jura-t-il. Je n'ai pas ma

moto et je n'ai pas même pu noter le numéro de la voiture!

Il se calma peu à peu.

— Bah! conclut-il après un instant de réflexion. La journée est bonne toute de même, et le chef sera content des renseignements fournis par la conversation que j'ai surprise. Quant à l'homme mystérieux je sais pas mal de choses sur son compte.

Et l'inspecteur Gaillard se mit à compter sur ses doigts :

— 1° Il appartient aux relations de l'entraîneur Fromentin, et *il n'y a rien d'anormal à ce que ledit entraîneur lui rende visite chez lui;*

« 2° Il est aux courses chaque jour ou presque;

« 3° Sa situation est aisée, car sa voiture, autant que j'ai pu en juger, était d'un modèle puissant et coûteux;

« 4° Il était à Maisons-Laffitte le jour et à l'heure du meurtre;

« 5° Il est grand et très costaud.

« Allons, rien n'est perdu. Le chef a déjà retrouvé des criminels avec beaucoup moins d'indices que cela.

Le « chef », c'était le commissaire Picard, pour les capacités duquel tous ses inspecteurs manifestaient une respectueuse admiration.

CHAPITRE X

COUP DE THÉATRE!

Le cabinet du juge d'instruction, M. Norvins, regorgeait de monde.

Outre le magistrat lui-même et son greffier, il y avait là : le commissaire Picard; deux inspecteurs herculéens dont le rôle visible consistait à garder la porte; les lads Jacques Onfroy et Patrick Oara; l'entraîneur David Fromentin; enfin, un homme d'une quarantaine d'années, suprêmement distingué

en dépit de sa carrure d'athlète, le champion amateur et mondain bien connu : Ludovic, comte de Steilen.

Ces quatre derniers personnages se guignaient du coin de l'œil, un peu ahuris de se trouver réunis dans le cabinet d'un juge d'instruction, à la suite d'une convocation comme toujours imprécise : « Le nommé... est prié de se rendre... pour affaire le concernant. »

Pour Jacques Onfroy, Patrick Oara et David Fromentin, la confrontation se comprenait encore : tous trois étaient des témoins importants, et même des suspects (ils s'en rendaient bien compte) dans l'affaire du meurtre de Thomas O'Brien.

Mais le comte de Steilen, que venait-il faire en cette galère? Qu'avait à voir avec l'assassinat d'un pauvre lad ce gentilhomme riche, sportif, et racé jusqu'au bout des ongles?

De toute sa morgue de grand seigneur, Ludovic de Steilen, dès son entrée dans le cabinet de M. Norvins, s'était étonné, et quelque peu indigné, de la convocation qui lui avait été adressée.

Le commissaire Picard l'apaisa en quelques mots :

— Une simple formalité, monsieur le comte. Vous êtes propriétaire d'une écurie de courses entraînée par M. Fromentin. Vous êtes même, et de loin, le plus gros client de M. Fromentin. C'est à ce titre que je me suis permis de demander votre convocation. Nous pourrons avoir besoin de vos lumières en ce qui concerne certaines questions sportives, par exemple la classe de quelques-uns de vos chevaux, les espoirs qui reposaient sur eux, les méthodes d'entraînement qui leur étaient appliquées...

— Je ne vois pas en quoi tout cela peut intéresser la justice, grommela le gentilhomme.

— Patience, monsieur le comte, recommanda le policier avec un désarmant sourire. La suite vous montrera peu à peu en quoi votre présence était utile, indispensable même. Ne vous plaît-il pas d'assister à la conclusion d'une enquête policière?

— Après tout, pourquoi pas? acquiesça Steilen.

Et résolument, il se carra sur le siège que lui avançait le commissaire.

Ses hôtes forcés désormais installés et silencieux, Picard prit la parole.

— Je vous ai réunis, Messieurs, pour poser un point final au bas de la tragique histoire de la mort du malheureux O'Brien. Tous, à des degrés et à des titres divers, vous avez été mêlés à ce drame. Tous, et je m'en excuse ici, j'ai dû vous importuner par mes visites, mes convocations, mes interrogatoires. Ayant été à la peine, il est juste que vous soyez aujourd'hui à l'honneur, si j'ose employer un tel terme, et que vous appreniez les premiers le nom de celui qui a tué. Je m'empresse d'ajouter, Messieurs, que le criminel se trouve ici, parmi nous, et que cette réunion se terminera par son arrestation... Vous êtes prêt à signer le mandat, monsieur le juge.

M. Norvins opina de la tête.

La déclaration du commissaire Picard agita l'auditoire de ce qu'il est convenu d'appeler « des mouvements divers ». Les trois suspects, Jacques Onfroy, Patrick Oara et David Fromentin échangèrent des regards consternés et inquiets. Les deux inspecteurs et le greffier de M. Norvins, qui n'étaient pas au courant, ouvrirent des yeux stupéfaits. Quant au comte de Steilen, il paraissait beaucoup s'amuser de cette mise en scène qu'il considérait comme puérile. Affectant de prendre à la lettre les paroles du commissaire : « le criminel se trouve parmi nous »; il fit mine de dévisager d'un air soupçonneux les deux inspecteurs et le juge d'instruction lui-même.

Les deux inspecteurs, qui n'aimaient pas beaucoup qu'on se paye leur tête, serrèrent les poings. M. Norvins resta froid.

Picard reprit la parole.

— Avant d'indiquer à M. le juge d'instruction le nom qu'il convient d'écrire au bas du mandat de dépôt préparé, il convient que je résume, Messieurs, les charges que j'ai relevées contre chacun d'entre vous. Je prie les personnes dont je vais parler de

conserver tout leur calme. Je n'accuserai pas : je citerai simplement des faits.

Un lourd silence... Puis la voix nette du policier résonna de nouveau :

— Prenons tout d'abord le cas de Jacques Onfroy :

« Onfroy est fiancé. Il aime sa promise, et en est normalement jaloux. Or Thomas O'Brien tourne autour d'elle, à tel point que la jeune fille croit devoir en appeler à la protection de son futur mari. Onfroy prend à parti O'Brien, et le menace de lui casser la figure s'il ne cesse ses instances déplacées. Nous sommes, avec cette menace, le 6 octobre au matin.

« Que s'est-il passé ensuite? Je ne sais. Mais il n'est pas interdit de penser que Thomas O'Brien n'a tenu aucun compte du veto de son rival et qu'il a revu Jeanne Fulton, la fiancée de celui-ci. Onfroy l'apprend et se prépare à mettre sa menace à exécution.

« Nous arrivons ainsi au soir du 6 octobre. A dix-huit heures et demie, Thomas O'Brien se trouve dans un bar, à l'entrée du parc de Maisons-Laffitte. Il boit avec un camarade, Pierre Caron. Jacques Onfroy, lui, discute avec des amis à quelques centaines de mètres à peine, dans le café qui fait face au centre d'entraînement de M. Fromentin.

« Peu avant dix-neuf heures, il s'éclipse sous prétexte de veiller à ses chevaux. Il était en effet de garde d'écurie. Il ne revient que quinze minutes plus tard. Il a donc eu le temps de gagner le parc de Maisons-Laffitte, de rencontrer O'Brien et de revenir. Or, d'après l'autopsie et le rapport du médecin légiste, Thomas O'Brien a été frappé vers dix-neuf heures.

Jacques Onfroy se leva.

— Je n'ai pas tué O'Brien, déclara-t-il d'une voix tremblante.

— Je le sais, répliqua simplement Picard.

Le lad reprit son siège avec un énorme soupir de soulagement.

— Passons maintenant au cas « Patrick Oara », continua le commissaire.

« Thomas O'Brien était un ancien *sinn-feiner* traître à son parti. Ses ex-amis l'avaient condamné à mort. Or Patrick Oara, la police de Dublin est formelle sur ce point, n'est autre que le secret exécuteur des terribles tribunaux de minuit de l'occulte armée républicaine irlandaise. Un mois avant l'assassinat du malheureux O'Brien, Patrick Oara traverse la Manche et vient s'embaucher chez l'entraîneur Fromentin.

« Pourquoi? Oara prétend avoir fui ses complices, écœuré par les sanglantes fonctions qu'il occupait, et bien résolu désormais à mener une vie normale. Mais cet homme, pour obéir aux implacables sentences des tribunaux de minuit, a commis dix meurtres déjà. Il est couvert de sang. Il n'a jamais eu pitié. Est-il vraisemblable qu'il soit si brusquement revenu à de meilleurs sentiments? Non!... Et nous sommes en droit de penser qu'il n'a rejoint O'Brien en France que pour l'abattre en punition de sa traîtrise ancienne.

« Oara a eu la possibilité de tuer. Sa présence à Paris le 6 octobre n'est établie qu'à partir de vingt heures et demie. Le coup mortel a été porté à dix-neuf heures. Il ne faut pas une heure et demie pour aller de Maisons-Laffitte à Paris.

Patrick Oara se leva, tremblant de colère.

— Maudit policier! cria-t-il. Puisqu'il faut tout vous dire, apprenez donc que j'ai justement fui l'Irlande lorsqu'on m'a chargé de l'exécution d'O'Brien. Je ne pouvais pas me résigner à tuer celui-ci : Thomas O'Brien était mon beau-frère!

— Ah? fit Picard étonné. Je ne savais pas O'Brien marié.

— Veuf, précisa Patrick Oara. Ma sœur est morte. O'Brien l'aimait beaucoup. C'est à la suite de cette mort qu'il s'est mis à boire plus que de raison et qu'il a trahi notre organisation. Bien à tort, il croyait les *sinn-feiners* responsables de la mort de sa femme.

— Je comprends, murmura pensivement le commissaire. Si vous m'aviez fait cette révélation plus

tôt, vous m'auriez épargné bien des recherches sur votre compte.

« Quoi qu'il en soit, rassurez-vous. Je sais que vous n'êtes pas le meurtrier de Thomas O'Brien.

Comme Jacques Onfroy quelques minutes plus tôt, le lad irlandais reprit sa place avec un profond soupir de délivrance.

— J'arrive à mon troisième suspect, enchaîna Picard, l'entraîneur David Fromentin.

— Ce n'est pas moi!... Ce n'est pas moi! hurla Fromentin terrifié.

— Vous ai-je accusé, rétorqua paisiblement le commissaire.

« David Fromentin est joueur. Sa coûteuse passion l'a ruiné. Il décide de se refaire par un quadruple coup de *döping*...

— C'est faux! opposa véhémentement l'entraîneur... Comment osez-vous prétendre... ? Vous n'avez pas de preuves.

— J'ai des preuves, bluffa Picard. En tous les cas, peu importe. Encore que pas très honnête le *doping* n'est pas un délit que je sois chargé de poursuivre. Vos louches combinaisons ne m'intéressent qu'autant qu'elles touchent à l'affaire O'Brien. Je poursuis :

« Donc l'entraîneur Fromentin dope quatre chevaux, quatre outsiders à grosses cotes sur lesquels il mise ses dernières disponibilités : Bobard, Reine-de-Nuit, Quart-de-Brie et Rex-Imperator. Sa fortune est rétablie par ce coup audacieux. Mais Thomas O'Brien, qui a convoyé les quatre chevaux de Maisons-Laffitte aux champs de courses où ils ont été vainqueurs, a découvert la manœuvre. Il tente de faire chanter son patron. Payez mon silence, ordonne-t-il, sinon je révèle tout. Fromentin affolé, reçoit cette menace le 6 octobre à dix-sept heures. Deux heures plus tard, à dix-neuf heures, les lèvres d'O'Brien sont closes à jamais.

— Ce n'est pas moi!... Je n'ai pas tué O'Brien! gémit l'entraîneur, le visage enfoui dans ses paumes tremblantes.

Et pour la troisième fois, Picard déclara :

— Je le sais.

Le comte de Steilen se dressa d'un bond.

— Je proteste, dit-il véhémentement. Vous avez déclaré, au début de cette comédie dont je n'aperçois pas l'utilité, que le meurtrier se trouvait ici.

— Exact, reconnut le commissaire.

— Or vous venez d'innocenter Jacques Onfroy, Patrick Oara et David Fromentin. Si bien...

— Si bien?

— Qu'il reste uniquement M. le juge d'instruction, son greffier, les deux inspecteurs, vous et... moi. Je ne pense pas que vous accusiez un magistrat, un fonctionnaire, des policiers ou vous-même?

— Certes non.

— Je demeure donc seul en cause. M'accusez-vous d'avoir assassiné Thomas O'Brien?

Sans répondre, le commissaire Picard se tourna vers M. Norvins. D'une voix très tranquille, il déclara :

— Je vous avais promis, monsieur le juge, de vous révéler le nom du coupable à l'issue de cette réunion. Etablissez donc votre mandat au nom de M. le comte de Steilen...

— Nom de... ! commença le gentilhomme.

Un silence terrible plana.

CHAPITRE XI

AVEUX ET EXPLICATIONS

Un instant, on put craindre que le comte Steilen se jetât poings levés sur le commissaire Picard. Déjà les deux inspecteurs s'ébranlaient, prêts à intervenir.

Mais le gentilhomme était un rude jouteur. Il se domina brusquement.

— Très drôle! fit-il avec un rire un peu forcé. J'espère, commissaire, que vous allez maintenant m'expliquer la raison de cette petite plaisanterie.

— Ce n'est pas une plaisanterie, riposta gravement Picard. Vous êtes ruiné, monsieur le comte.

— Moi!... Jamais de la vie!

— Je me suis mal exprimé. Vous n'êtes plus ruiné, en effet. Mais vous l'étiez totalement, superbement, avant que n'arrivent vos quatre chevaux : Bobard, Reine-de-Nuit, Quart-de-Brie et Rex-Imperator.

— C'est du pur roman.

— A quoi bon nier l'évidence? murmura doucement le policier. Votre notaire, Me Dufresnes, n'a pas cru que le secret professionnel le liait quant à une ruine qui devenait de quasi notoriété publique. En ce qui concerne les bienfaisants résultats qu'eurent pour vos finances les victoires de Bobard, Reine-de-Nuit, Quart-de-Brie et Rex-Imperator, je puis vous opposer les témoignages des employés des gros guichets du mutuel aux champs de courses de Longchamp, Saint-Cloud, Tremblay et Enghien. Je puis vous opposer également, plus probants encore, les témoignages de deux puissants *books* d'outre-Manche, que j'ai recueillis par l'intermédiaire de mes collègues de Scotland Yard. Tous ont payé, et comment! pour se souvenir de vous et de vos coups heureux sur Bobard, Reine-de-Nuit, Quart-de-Brie et Rex-Imperator.

Le comte se rendit.

— Admettons, dit-il avec un geste d'insouciance fort bien imité. Je ne vois pas quel rapport mes gains au jeu peuvent avoir avec l'assassinat de Thomas O'Brien.

— Un rapport très étroit. Vous étiez d'accord avec l'entraîneur Fromentin pour le *doping* de vos chevaux. En fait, c'est même vous qui avez proposé la combinaison. Fromentin, lui aussi acculé, s'empressa d'accepter. Mais Fromentin ne possède ni votre calme, ni votre sang-froid. Aussi, lorsqu'eut lieu quelques jours plus tard la tentative de chantage de Thomas O'Brien, l'entraîneur se hâta-t-il de vous en faire part et de vous demander conseil. Vous décidâtes aussitôt de prendre l'affaire en main, et

d'approcher vous-même O'Brien pour une explication.

— C'est faux! protesta le comte de Steilen. Jamais je...

— Nous avons le témoignage de M. Fromentin lui-même, interrompit Picard.

— Moi? s'étonna l'entraîneur. Je ne vous ai pas dit un traître mot de toute cette histoire.

Le commissaire se tourna vers lui.

— La prochaine fois que vous convoquerez M. le comte de Steilen le soir dans le parc de Maisons-Laffitte pour une conversation que vous désirez garder secrète, assurez-vous d'abord que la haie contre laquelle vous êtes adossé ne cache pas les oreilles attentives d'un inspecteur de la police judiciaire.

Fromentin se mordit les lèvres jusqu'au sang. Quant au comte de Steilen, beau joueur, il changea aussitôt ses batteries.

— Soit! exclama-t-il. Tout cela est exact, mais ne prouve pas que j'ai abattu O'Brien. Votre inspecteur, puisque un inspecteur nous écoutait, a dû vous apprendre que je déclarais avoir trouvé O'Brien déjà mort.

— Oui. Mais il m'a dit aussi que Fromentin, votre propre complice, ne paraissait pas lui-même croire un mot de votre affirmation. En fait, Thomas O'Brien était parfaitement vivant lorsque vous l'avez abordé.

De grosses gouttes de sueur perlèrent aux tempes du gentilhomme.

— Ainsi, balbutia-t-il d'une voix blanche, vous m'accusez d'avoir assassiné Thomas O'Brien.

— Ai-je parlé d'assassinat? répondit Picard d'un ton suave. Non pas. Excédé par ses injures d'homme ivre, peut-être menacé et vous croyant en état de légitime défense, vous avez porté à O'Brien un simple coup de poing... Mais vous êtes, monsieur le comte, un redoutable boxeur amateur... et le coup de poing a été malheureux, voilà tout.

— Ah! fit Steilen admiratif, vous savez aussi cet...

Il s'arrêta net, trop tard conscient de l'aveu implicite que contenaient ses paroles.

— Vous vous êtes trahi, nota aussitôt le commissaire. Avouez, monsieur le comte, c'est croyez-moi, le mieux pour vous. « Coups ayant entraîné la mort sans intention de la donner. » L'accusation n'est pas tellement grave, et pour peu que vous ayez eu l'excuse de la provocation, vous pouvez en être quitte avec une légère condamnation de principe.

Ce fut alors l'effondrement des nerfs trop longtemps et trop rudement tendus..., et l'aveu...

— O'Brien était ivre lorsque je l'ai rencontré, déclara le comte de Steilen. Je ne craignais pas grand'chose de ses révélations possibles. Aucun prélèvement de salive n'avait été effectué lors de l'arrivée des chevaux. Dès lors nul ne pouvait plus prouver les *dopings*. Et qui eût cru les affirmations de ce lad miséreux, toujours pris d'alcool?

« J'essayai de raisonner O'Brien, lui démontrant la vanité de sa tentative et lui offrant quelques modestes billets pour qu'il nous fiche définitivement la paix. Mais le lad, gorgé de spiritueux, ne voulut rien entendre. Il m'insulta, me traita de « crapule du grand monde », et me saisit finalement aux revers de mon pardessus. Son haleine empestée me venait au visage. Je perdis patience et lui lançai un direct au menton... La suite, vous la connaissez...

.. ..

Lorsque le comte de Steilen eut disparu entre les deux inspecteurs; lorsque Jacques Onfroy, Patrick Oara et David Fromentin, stupéfaits et soulagés de cette conclusion inattendue, eurent pris congé; M. Norvins se tourna vers le commissaire Picard.

— Eh bien, commissaire, je suis presque déçu. Voilà une mystérieuse histoire de crime qui se termine par un simple coup de poing lancé à la face d'un ivrogne trop agressif. La fin ne répond pas aux prémices.

— Les affaires les plus simples ne sont pas tou-

jours les moins embrouillées, émit sentencieusement Picard.

— Certes, opina M. Norvins. Et celle-ci en est la preuve... Mais comment en êtes-vous arrivé à soupçonner le comte de Steilen?

— Un peu de logique, beaucoup de hasard, expliqua Picard, qui joignait la modestie à d'autres qualités plus brillantes.

« Dès le début, je fus frappé par l'anomalie de ce genre de mort : un déchirement de la trachée survenue à la suite d'un coup au menton, si violent que le médecin légiste a émis l'opinion que celui-ci avait été porté par un coup de poing américain. Que diable! un assassin résolu à tuer ne se sert pas d'un coup de poing américain : le résultat est trop douteux. Neuf fois sur dix, la victime en sera quitte pour une blessure plus ou moins grave, mais survivra. J'écartai donc assez vite l'hypothèse d'un assassinat prémédité. J'innocentais par là, même Patrick Oara, qui, exécuteur des sentences des tribunaux secrets, des *sinn-feiners*, ne pouvait, s'il était le coupable, qu'avoir voulu tuer rapidement et à coup sûr.

« Restait la possibilité d'une rixe, d'une discussion suivie de coups, dont l'un, malheureux, aurait entraîné la mort. Ici, deux coupables possibles : Jacques Onfroy, qui avait menacé O'Brien de lui « casser la figure », et David Fromentin, qui, exaspéré par la tentative de chantage exercée contre lui, se serait laissé aller impulsivement à des voies de fait. Mais O'Brien était chétif. Jacques Onfroy et David Fromentin, au contraire, sont deux gaillards robustes. S'agissant d'affronter le piètre adversaire qu'était O'Brien sans intention de le tuer, ni l'un ni l'autre n'avaient certes besoin de l'aide d'un coup de poing américain. D'autre part, ils n'ont tout de même pas assez de force et de science pugilistique pour ouvrir un menton d'un seul coup de poing donné à nu.

« Dès le début, j'ai donc été amené à envisager l'hypothèse d'un coupable autre que mes trois sus-

pects, un X... exceptionnellement vigoureux... Un boxeur, ou quelque chose de ce genre, qui possédait de suffisantes raisons d'en vouloir à Thomas O'Brien.

« Le premier indice qui m'orienta vers le comte de Steilen fut le nom même des quatre chevaux dopés : Bobard, Reine-de-Nuit, Quart-de-Brie et Rex-Imperator. Tous quatre appartiennent à l'écurie du comte. Pourquoi, ai-je pensé, l'entraîneur Fromentin a-t-il préféré quatre chevaux appartenant au même propriétaire, alors qu'il avait le choix dans son entraînement? Coïncidence possible? Evidemment. Mais je ne crois pas beaucoup aux coïncidences, et ce léger indice fut suffisant pour me décider à orienter mon enquête du côté Steilen, sans pour cela négliger mes trois autres suspects.

« J'appris tout de suite (la chose est de notoriété publique) que le comte de Steilen est un sportsman enragé, et notamment un très puissant boxeur amateur. Avais-je découvert mon X... mystérieux? La suite de mon enquête vint confirmer mes soupçons. Ce que donna cette enquête, vous en avez une idée par les quelques répliques qui m'ont servi tout à l'heure à confondre l'accusé. Le comte de Steilein était quasi-ruiné, lorsque les victoires fortement appuyées de ses chevaux le renflouèrent. De là à conclure que le comte de Steilen était d'accord avec l'entraîneur Fromentin pour le *doping* de ses poulains, il n'y avait qu'un pas que je franchis aussitôt. Le gentilhomme rentrait dans la liste des suspects avec le numéro 1.

« Tout de même, une quasi certitude morale ne suffit pas. Ce fut la filature de l'inspecteur Gaillard et la conversation qu'elle a permis de surprendre, qui m'apportèrent la confirmation dont j'avais besoin : vous avez lu le rapport de Gaillard. Rappelez-vous combien toutes ses remarques sur l'inconnu qui était en conversation avec l'entraîneur Fromentin s'appliquent étroitement au comte de Steilen. Pouvais-je ne pas reconnaître celui-ci?

« Je dois avouer malgré tout que je n'avais que ma

conviction, étayée il est vrai d'un faisceau de présomptions sérieuses, mais pas une seule preuve. Une preuve directe, formelle, était en fait impossible à obtenir, puisque la scène entre Thomas O'Brien et le comte de Steilen s'est déroulée sans témoin. C'est alors que j'organisai cette réunion dans votre cabinet, dans le but de troubler peu à peu les coupable en refermant insensiblement le cercle autour de lui.

— Un coup de bluff! suggéra le magistrat instructeur.

— Un coup de bluff qui a réussi, sourit le commissaire Picard. Il y a peu d'hommes assez fortement trempés pour résister à cette atroce impression de piège qui se resserre, d'implacable vérité lentement en marche. J'escomptais les aveux... et je les ai obtenus.

— Merveilleux! applaudit M. Norvins. Méthode directe, méthode déductive, méthode inductive, psychologie, vous avez tout mis en œuvre avec une égale maîtrise. Commissaire, vous vous êtes vraiment surpassé dans cette affaire.

— Peuh! fit modestement Picard. Un tout petit peu de logique, beaucoup de hasard et de chance! N'est-ce pas avec cela que réussissent tous les policiers.

FIN

Pour paraître prochainement :

Le sorcier de Harlem

Roman policier inédit

par MAURICE DE MOULINS

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 21-2-41